LA VILLE ET SES CONTRASTES

ÉDITEURS
Pierre Fraser
Lydia Arsenault
Olivier Bernard

PHOTO|SOCIÉTÉ
01
17
vol. 2
nº 1

FOCUS | OBJECTIF | SOCIÉTÉ | ACTION

Parce que la ville doit bien indiquer où aller et comment se comporter

Devenir sociologue

La formation en sociologie à l'Université Laval en est d'abord une de chercheur et d'intellectuel polyvalent, mais aussi d'acteur engagé dans le changement social. Les sociologues peuvent faire carrière en enseignement, en recherche, dans la fonction publique ou au sein de diverses organisations. Ils œuvrent dans une variété de domaines, tels la santé, les services sociaux, l'éducation, l'environnement, la culture, les nouvelles technologies, l'intégration des immigrants, le développement… bref, partout où se posent des questions de société. Les connaissances en sociologie permettent de toucher à d'autres disciplines, telles que la science politique, l'économique ou la psychologie ; ces connaissances sont utiles aux gouvernements, à l'intervention, à la mobilisation et à tout citoyen qui souhaite mieux comprendre l'actualité.

Avec un regard global sur l'évolution des sociétés tenant compte de leurs particularités, le rôle principal des sociologues est de produire des analyses rigoureuses de situations concrètes et complexes. Leur esprit critique contribue au dépassement des préjugés et à porter l'attention sur des aspects et des dynamiques de notre monde méconnus des acteurs.

Andrée-Anne Boucher, diplômée du baccalauréat et étudiante à la maîtrise en sociologie.

« *S'il n'y avait qu'une raison à donner pour étudier en sociologie à l'Université Laval, ce serait le cours Laboratoire de recherche, parce qu'on y acquiert une expérience concrète en réalisant une enquête de A à Z sur une période de huit mois. Ce cours permet de voir ce qu'est vraiment le métier de sociologue et de savoir, dès la deuxième année, si on aime le travail de chercheur. De plus, il y a plusieurs opportunités d'emploi au département. Dès le bac, j'ai pu commencer à travailler comme tuteur, puis comme auxiliaire de recherche et d'enseignement, ce qui est très formateur.* »

Hubert Armstrong, diplômé du baccalauréat et étudiant à la maîtrise en sociologie.

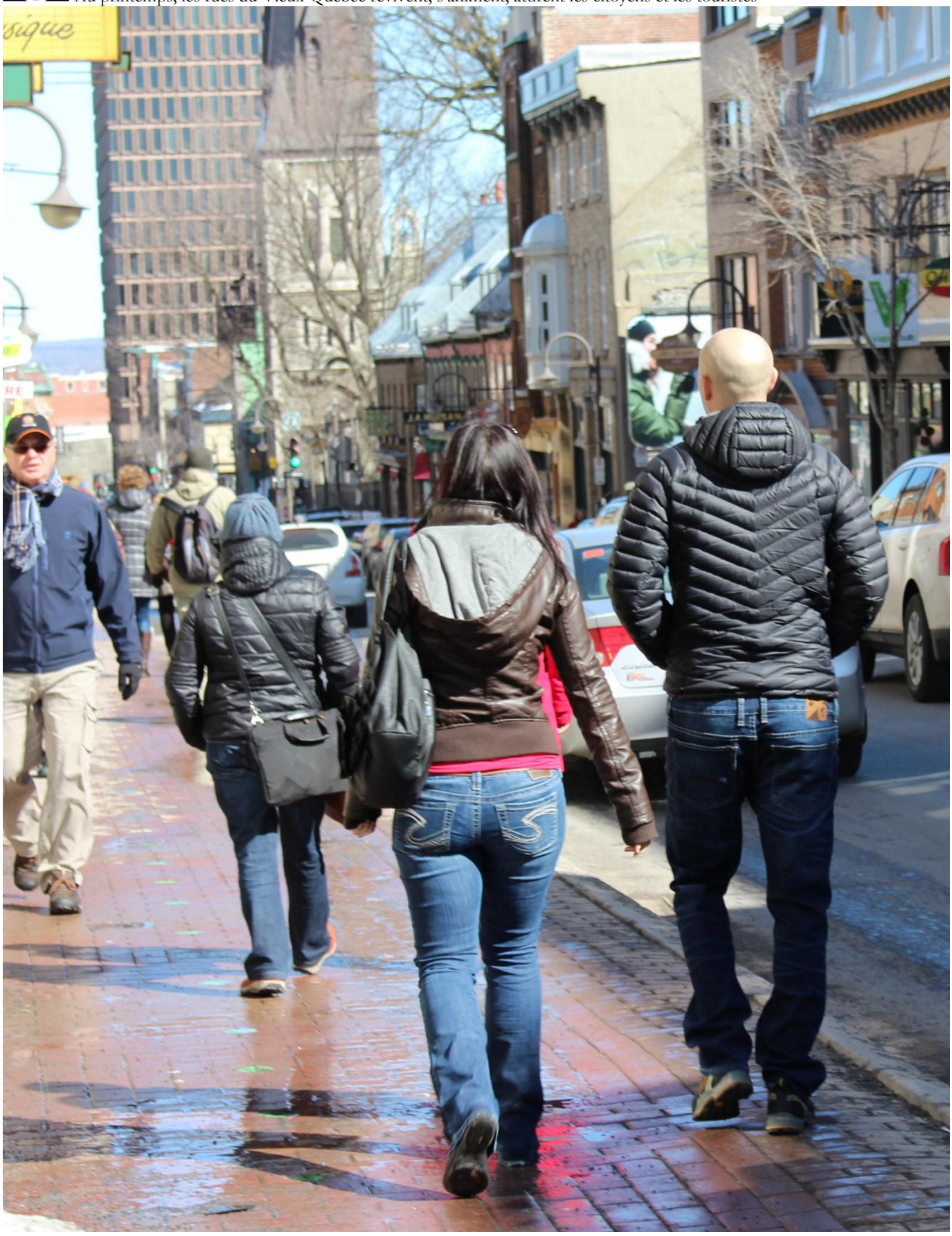
« *Métaphoriquement, on commence en sociologie avec une piqûre (je l'ai eu au cégep), on redemande une nouvelle dose (inscription au baccalauréat) et on réclame ensuite une perfusion permanente (on envisage de continuer à la maîtrise). Cette analogie avec l'injection de drogues dures est peut-être douteuse, toutefois, elle exprime parfaitement ma rencontre avec la sociologie, c'est-à-dire une expérience qui se nourrit des lectures et de perspectives que les professeur.e.s nous présentent avec tant de passion.* »

La ville excrète aussi ce qu'elle a consommé et digéré

Valérie Harvey
Doctorante en sociologie
Université Laval

SCÈNES DE RUE
Maikos à Kyoto
Croiser la route d'une maiko apporte une touche de magie

Au printemps, les rues du Vieux-Québec revivent, s'animent, attirent les citoyens et les touristes



Publireportage

UNIVERSITÉ LAVAL

Faculté des sciences sociales

Département de sociologie

Certificat et baccalauréat

Le certificat en sociologie s'adresse à toute personne récemment diplômée du collège, aux études ou sur le marché du travail qui souhaite développer ses capacités à analyser différents faits sociaux. Offert à temps complet ou partiel, l'étudiant bénéficie aussi de plusieurs choix de cours à distance. Le programme offre un bon complément à toute formation en sciences sociales et en sciences humaines.

Le baccalauréat en sociologie offre une solide formation théorique, pratique et méthodologique axée sur la connaissance et l'étude de la société, sa structure, son organisation, ses institutions de même que sur la connaissance et l'étude de l'ensemble des phénomènes sociaux et leurs enjeux.

Études supérieures

Le Département de sociologie offre aussi plusieurs formations aux cycles supérieurs : la maîtrise avec mémoire ou avec stage de recherche, le doctorat, le microprogramme en études du genre qui occupe une niche unique parmi les rares programmes dans le domaine.

Tous ces programmes peuvent être suivi à temps partiel ou à temps complet, favorisant ainsi la conciliation travail-vie-famille. Pour les personnes en emploi, le sujet du mémoire ou encore le lieu du stage de recherche peuvent être en lien avec leur emploi actuel, sous certaines conditions. Un microprogramme en études de populations et statistiques sociales s'ajoutera sous peu à l'offre de formation du Département. Il sera offert entièrement à distance, à temps partiel, et en collaboration avec l'Université de Bordeaux, en France.

www.soc.ulaval.ca

Étudier au Département de sociologie et vivre à Québec

Les étudiants en sociologie de l'Université Laval ont aussi leur propre revue scientifique, *Aspects sociologiques*, et deux associations qui organisent régulièrement des activités sociales et académiques propices aux échanges entre les étudiants du baccalauréat, de la maîtrise et du doctorat. Ces étudiants profitent également des installations et de l'environnement stimulant d'une grande université, sise sur un campus vert, vaste et à l'avant-garde du développement durable. La beauté, les attraits, la douceur et les avantages de la vie à Québec entrent aussi en ligne de compte dans le choix d'y étudier.

Le *Bulletin d'information de sociologie* donne régulièrement des nouvelles de la vie départementale et des indications utiles sur les programmes, en plus d'annoncer les publications récentes, les dates importantes, les cours offerts et les évènements à venir.

David Gaudreault, diplômé du baccalauréat et étudiant à la maîtrise en sociologie.

« *Le baccalauréat en sociologie m'a permis non seulement de me familiariser avec les grands axes théoriques de la discipline, mais également de m'initier à la pratique concrète de la recherche empirique. Cela est rendu possible par l'intermédiaire des cours, mais aussi par les emplois et stages qui sont offerts, autant au sein même du département qu'à l'extérieur.* »

Camille Lambert-Deubelbeiss, étudiante au baccalauréat.

« À l'Université Laval, les professeurs sont très disponibles et portent un intérêt réel envers nos travaux et nos réflexions. Ils nous encouragent à poursuivre ces réflexions jusqu'au bout et n'hésitent pas à puiser dans leur propre parcours sociologique pour guider le développement de notre pensée. »

La ville n’autorise qu’avec parcimonie des endroits désignés pour s’asseoir et prendre son temps

Janvier 2017
Photo | Société — vol. 2, n° 1
Éditions V/F (Paris, Québec)

[© Photo de la couverture : Pierre Fraser]

Ce numéro propose une réflexion sur la ville et ses contrastes. Certes, il est impossible de faire le tour d'un sujet aussi complexe à travers le truchement de l'image. Conséquemment, nous avons dû effectuer des choix parmi tous les textes reçus. C'est ainsi que nous avons principalement retenu le texte de Normand Boucher (IRDPQ) et de son équipe à propos de la relation que la ville entretient avec ses citoyens handicapés, comme nous avons également retenu le texte de Valérie Harvey sur la ville de Kyoto, qui nous permet de voir comment cette réalité urbaine conditionne le comportement des citoyens, comment la tradition est constamment confrontée à la modernité.

Pour ce numéro, la section « Focus » met l'accent sur la géométrie sociale, les franges visuelles urbaines et les repères visuels codifiés et normalisés par l'usage. Dans un premier temps, la géométrie physique des édifices et des rues est aussi géométrie sociale. Il y a le réseau visible de la ville et de ses transports, de ses bâtiments, de ses rues et de ses boulevards, de sa signalisation et de ses feux de circulation, de ses quartiers et de ses citoyens actifs. D'autre part, il y a le réseau invisible, sous-jacent, en épaisseur, comme une sorte de ville parallèle, un monde à la marge repérable par un œil exercé, le réseau social en quelque sorte qui, avec ses repères, ses parcours et ses territoires, détermine des types de postures et de vêtements.

Deuxièmement, la frange visuelle urbaine prend généralement la forme d'un terrain en friche ou d'un bâtiment à l'abandon. Ses limites sont à la fois précises et imprécises. Précises, dans le sens où elles sont géographiquement circonscrites. Imprécises, dans le sens où elles ne sont pas tout à fait socialement circonscrites, c'est-à-dire dont la fonction sociale n'est pas clairement déterminée.

Troisièmement, le repère visuel codifié et normalisé par l'usage signale et permet non seulement de guider nos déplacements et d'orienter nos actions, mais aussi de normaliser nos comportements, nos conduites, nos jugements, nos attitudes, nos opinions, nos croyances. Cette normalisation, véhiculée par les repères visuels, consiste à différencier ce qu'il convient ou non de faire en fonction de leur désirabilité du point de vue du groupe qui génère la norme.

La section « Arrêt sur image » s'attarde tout d'abord à montrer, avec la sociologue Lydia Arsenault, comment le phénomène de revitalisation se voit et se présente. Autrement, Olivier Bernard, explique comment le corps est récupéré par l'industrie de l'image pour vendre des formations liées à augmenter les capacités du corps.

Ce numéro

021
FOCUS
23 Géométrie sociale
25 Franges visuelles
28 Repères visuels
31 Graffitis
33 La ville et ses représentations

039
SCÈNES DE RUE
41 Maikos à Kyoto
42 Le colis suspect
43 Cachez cette pauvreté…
44 Le stress et le bonheur
45 L'autobus touristique

047
SOCIÉTÉ
49 Iconographie de l'urbanité inclusive
59 Kyoto, ville labyrinthe

073
ARRÊT SUR IMAGE
75 Embourgeoisement et revitalisation
85 Le corps révélateur d'un phénomène social

089
OBJECTIF
91 Améliorer ce qui est inesthétique
93 L'appareil photo, un outil artistique

097
ACTION
98 Ni fille ni garçon

Parce que la ville ne peut être autre chose qu'un perpétuel chantier

LE MOT DE LA COÉDITRICE

Quand l'insignifiance visuelle finit par avoir du sens

Il parait que les grands penseurs du XVIII[e] siècle avaient un point en commun : ils aimaient marcher. Plusieurs des textes de Jean-Jacques Rousseau débutent même par la description d'une promenade solitaire au cours de laquelle l'esprit s'éveillait. S'il s'agit d'un geste qui semble banal, tellement il est dissout dans le quotidien, force est de constater que nous marchons pour toutes sortes de raisons : préparer la journée, rejoindre un moyen de transport plus rapide que nos pieds, se rendre à un endroit où nous sommes attendus, faire les emplettes et alouette ! Mais qu'en est-il du sens que nous donnons à ce geste machinal ? Si la plupart du temps, nous ne prenons pas la peine de nous arrêter sur la question, il faut reconnaître que le sens qu'on retire de cette action change d'une situation à l'autre.

Alors que certains marchent par obligation et ne retirent aucun plaisir à accomplir cette action de motricité coordonnée, d'autres marchent par conviction ; pour ces derniers, le fait de mettre un pied devant l'autre est synonyme de laisser sur ses traces un monde meilleur et en santé. Il y a aussi ceux qui aimeraient bien marcher, mais qui peinent à faire fonctionner leur système moteur en panne ou trop usé, et qui se voient contraints d'arpenter les rues dans un fauteuil roulant. Puis, il y a ces esprits curieux d'observer la vie pour la figer sur pellicule ou, encore, pour la décrire sur papier ; nous sommes photographes, sociologues, anthropologues, philosophes, travailleurs sociaux, etc.

Or, si les raisons de mettre un pied devant l'autre sont variées, les observations qu'on peut en tirer sont quant à elles influencées par le lieu, l'époque, la saison, le jour et l'heure à laquelle nous utilisons nos yeux pour observer la mise en scène qui se présente à nous. Oui, vous avez bien lu : mise en scène, car c'est ce que le sociologue observe lorsqu'il s'intéresse à la vie en communauté. Il cherche à voir l'amalgame des rôles, des positions sociales, des performances individuelles, des liens et des articulations de la vie à laquelle nous participons aussi, et qui, parfois, brouille le sens de ce qui est observable.

Vous est-il déjà venu à l'esprit que le trottoir que vous empruntez chaque semaine, même s'il semble fait pour nous protéger des voitures, a en fait pour mission de nous indiquer l'endroit précis où nous devrions marcher ? Avez-vous pensé qu'il est le serviteur d'un urbaniste passé par là précédemment, tout comme les édifices qui se tiennent devant vous sont des indicateurs historiques et anthropologiques de la vie passée du lieu où vous êtes? Cette perspective est trop poétique pour vous, peut-être…

Comme le dit si bien l'anthropologue québécois Serge Bouchard, l'homme est un aménagiste qui invente, fait et refait des espaces. Il faut ainsi « voir le territoire comme un immense domaine composé d'innombrables paysages livrés librement à la découverte et à la jouissance de tous[1] », à condition, bien sûr, d'avoir les yeux ouverts. C'est précisément ce à quoi prétend Photo |Société, vous amener à prendre connaissance du sens caché derrière l'insignifiance visuelle qui nous entoure.

Dans ce premier numéro de 2017, vous retrouverez derrière chaque photo le travail intellectuel de nos collaborateurs qui ont arpenté les rues pour mettre en exergue les différents contrastes que présente la ville. Certains détails vous paraitront peut-être banals à première vue (un homme avec une canne, des sigles de toute sorte qu'on ne remarque plus, des gens qui marchent au Québec ou au Japon, des bâtiments que l'on croise tous les jours, etc.), mais c'est bien là le but recherché : vous dépayser en donnant un sens nouveau à votre décor quotidien.

Confronter son esprit à des réalités diverses, c'est ouvrir la porte d'un trésor que seuls vous pourrez posséder — le savoir — et c'est avec grand plaisir que nous vous en faisons cadeau !

Lydia Arsenault
coéditrice

[1] Bouchard, S. (2012), « Pour une politique des points de vue », dans *C'était au temps des mammouths laineux*, Montréal : Les Éditions du Boréal, Collection Papiers Collés, p. 175-180.

La ville en hauteur, la densification de la ville, le point de vue sur la ville

PHOTO | SOCIÉTÉ

REVITALISISATION
Processus de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale qui consiste à soutenir, entre autres, des démarches de Revitalisation urbaine intégrée (RUI) dans des secteurs à forte concentration de pauvreté.

PARCOURS VISUEL
Le repère visuel signale et permet non seulement de guider nos déplacements et d'orienter nos actions, mais aussi de normaliser nos comportements, nos conduites, nos jugements, nos attitudes, nos opinions, nos croyances.

LIEU-MOUVEMENT
Un lieu-mouvement se constitue comme lieu de connectivités concrètes et symboliques. Cet espace favorise l'établissement de réseaux sociaux.

RÉSEAUX VISUELS
Les réseaux visuels sont constitués des repères visuels propres à certains réseaux sociaux — culturel, religieux, politique, financier, commercial, judiciaire, éducatif — permettant leur identification et leur localisation dans le but de déclencher une action.

REPÈRE VISUEL
Un repère visuel signale et permet non seulement de guider nos déplacements et d'orienter nos actions, mais aussi de normaliser nos comportements, nos conduites, nos jugements, nos attitudes, nos opinions, nos croyances. Cette normalisation, véhiculée par les repères visuels, consiste à différencier ce qu'il convient ou non de faire en fonction de leur désirabilité du point de vue du groupe qui génère la norme.

PHOTO | SOCIÉTÉ
Notre site Internet est non seulement régulièrement mis à jour, mais il conduira aussi le lecteur à apprendre comment traiter socialement l'image, à s'informer des dernières pratiques en matière de photographie et de sociologie du terrain, à utiliser l'image à la fois comme outil de monstration, de démonstration et d'explication. Le lecteur y trouvera également les différents épisodes (il s'en rajoute régulièrement) de la Web émission *Point de vue*, qui laisse la parole à ceux qui réfléchissent sur la société et à ceux qui agissent pour transformer la société. Dans un format variant entre 15 et 20 minutes, chaque émission aborde des thèmes qui interpellent les grands enjeux contemporains.

L’urgence de l’hôpital, l’urgence de la ville, la ville constamment en urgence

ÉDITEURS

PIERRE FRASER
Docteur en sociologie, enseignant-chercheur à l'Université Laval et chargé de cours à l'Université de Moncton. Son principal champ de recherche porte sur l'utilisation de l'image, fixe ou animée, pour représenter les réalités sociales.

OLIVIER BERNARD
Docteur en sociologie, diplômé de l'Université Laval. Son principal champ de recherche porte sur la pluralité des facettes sociales des arts martiaux, un phénomène qui passe des réalités prosaïques à l'éventail des industries de la culture.

LYDIA ARSENAULT
Étudiante à la maîtrise en sociologie à l'Université Laval, ses recherches actuelles portent sur la question du phénomène transgenre et de son acceptabilité sur le plan social. Elle utilise également l'image comme moyen de démonstration.

CONTRIBUTIONS

VALÉRIE HARVEY
Doctorante en sociologie, elle s'intéresse principalement aux transformations de la famille qui influencent l'égalité entre les hommes et les femmes. Elle s'est plus spécifiquement penchée sur le Québec, le Japon et "Islande.

PHILIPPE TREMBLAY
Photographe et vidéaste. Philippe concentre surtout l'essentiel de sa démarche dans la direction photographique ainsi que la postproduction.

CLAUDE FOREST
Photographe spécialisé dans le traitement de l'image urbaine.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

GEORGES VIGNAUX
Docteur d'État de l'Université Paris 7. Philosophe et logicien, son principal champ de recherche porte sur les phénomènes d'argumentation et de linguistique du discours, ainsi que sur la portée sociale et sémiotique du signe.

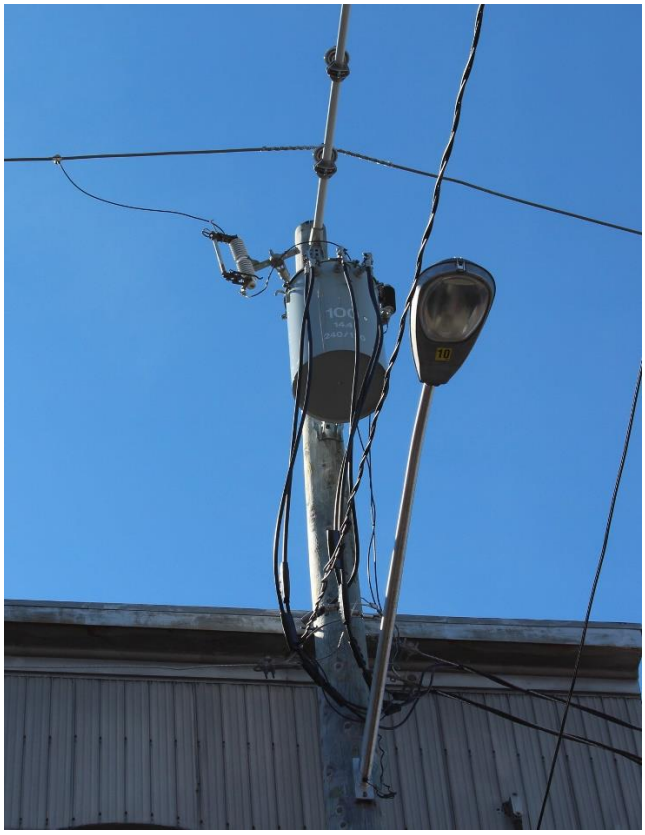
NORMAND BOUCHER
Chercheur régulier du CIRRIS et chercheur d'établissement de l'IRDPQ, ses intérêts touchent les transformations des pratiques et des politiques entourant le phénomène du handicap et la citoyenneté au sein d'une approche participative.

DANIEL MERCURE
Docteur en sociologie, professeur titulaire à l'Université Laval, ses principaux champs de recherche portent sur les changements sociaux contemporains et les transformations du monde du travail.

LUC VIGNAULT
Professeur de philosophie à l'Université de Moncton (campus d'Edmundston), ses recherches portent entre autres sur la construction des identités politiques, la citoyenneté, le droit et la structure narrative.

Parce que la ville ne peut cesser de nous informer de toutes les manières

Par leurs seules présences, toutes les machine de la fin du XIXe siècle ont provoqué à la fois une nouvelle reconfiguration de l'espace de vie et une refonte systématique de l'environnement au service de l'industrie. À l'éparpillement de l'espace du paysage agraire a succédé celle de l'organisation et de la division du travail, celle du ravitaillement, de l'acheminement de l'énergie, des hommes et des matières premières. L'architecte a redéfini l'espace du milieu de vie d'où sont alors surgis une profusion de points nodaux urbains d'où rayonnent produits manufacturés, modes, idées, décisions financières, économiques et politiques. L'implantation des usines, les trajets domicile-lieu de travail, la disposition des embranchements de chemin de fer par rapport aux quais portuaires, la localisation des écoles, des hôpitaux, des canalisations d'eau, des collecteurs, des conduites de gaz, des standards téléphoniques, rendent compte d'une vie immergée dans un environnement urbain spatialement et spécialement réticulé autour de l'idée d'efficacité, d'énergie et de rendement imposé par la technique. La ville moderne est irrémédiablement une ville héritée de la Révolution industrielle. Tout ce qui la constitue est repères visuels, réseaux visuels et territoires visuels. Elle a même ses franges et ses lieux-mouvements où se délimitent et s'articulent la vie sociale et la stratification sociale.



COMMENTAIRE DE LA RÉDACTION

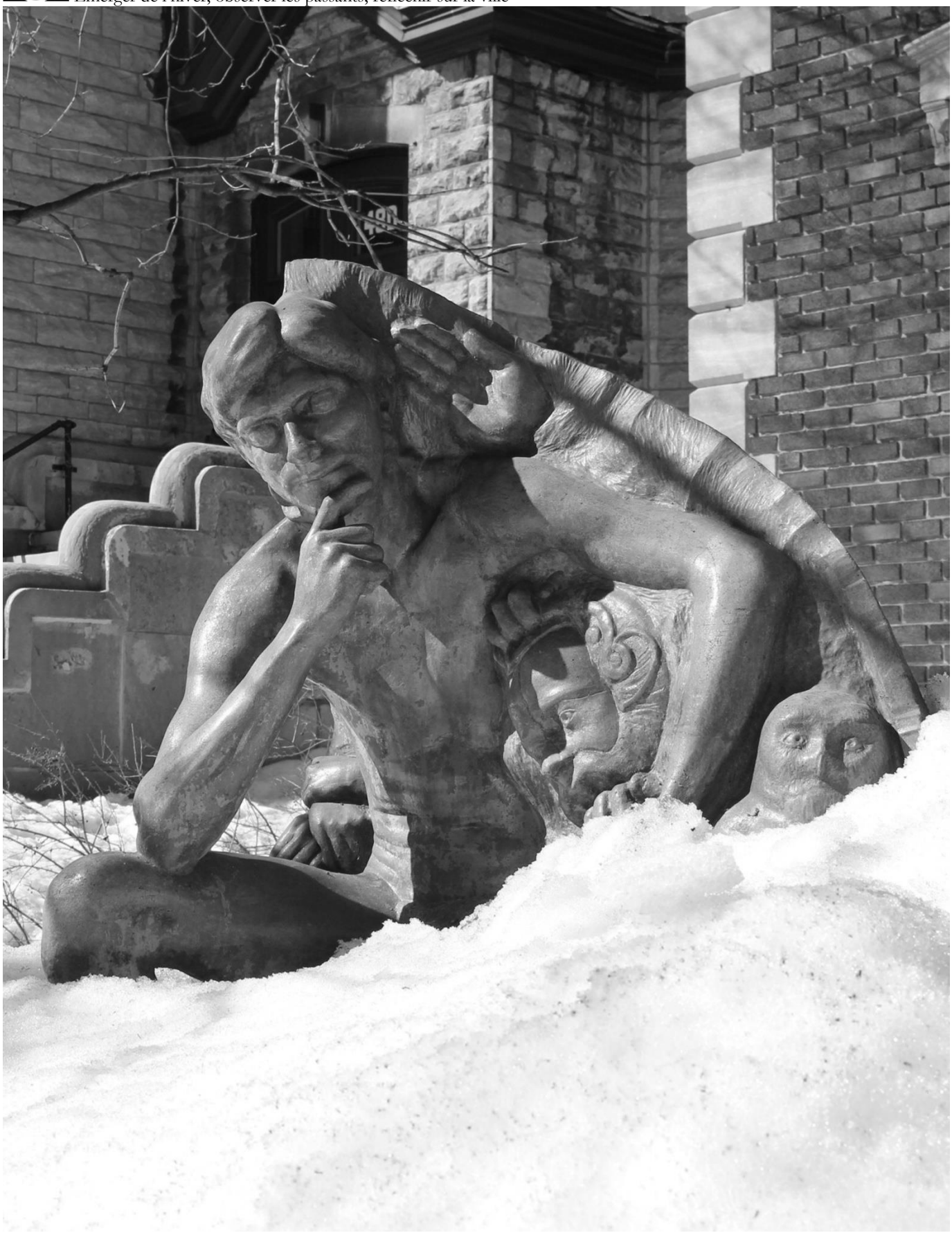
Le quadrillage en damier des villes, combinant la ligne droite et l'angle à 90° des rues et des carrefours, confère au paysage urbain la régularité et la linéarité caractéristique cyclique de la machine. Une linéarité qui a rapidement gagné la campagne au début du XXe siècle, une linéarité qui a redéfini l'organisation des champs cultivables, leur mise en valeur et leur exploitation. La vie du paysan s'est graduellement alignée sur celle de la machine, de l'énergie, de l'efficacité et du rendement. L'avènement de la vapeur comme force motrice et mécanique, le train, l'industrie de l'acier, l'exploitation pétrolifère, la découverte du caoutchouc, la réfrigération, l'électricité et le télégraphe ont systématiquement modifié la structure sociale. En ce début de XXIe siècle, où les technologies numériques sont sur le point de coloniser la moindre surface du tissu urbain de capteurs de toutes sortes, la vie du citadin se cale de plus en plus sur l'efficacité, le rendement et la performance. L'intelligence artificielle, cette technique de la mesure la plus efficace en toutes choses, est en passe de reconfigurer totalement notre relation à l'urbanité.

Pierre Fraser
Docteur en sociologie

Lydia Arsenault
Étudiante à la maîtrise en sociologie

Olivier Bernard
Docteur en sociologie

Émerger de l'hiver, observer les passants, réfléchir sur la ville



La ville, un organisme : la ville comme fonction et comme machine

[Georges Vignaux / Philosophe]

« Une des métaphores classiques consiste à comparer la ville au corps, à un organisme vivant. La ville est, en effet, un être vivant qui grandit, change, se modifie en fonction des événements historiques, sociaux, politiques, culturels, etc.

Ainsi, plusieurs noms et qualificatifs du domaine de l'anatomie humaine sont appliqués à la ville, comme par exemple « le cœur » de la ville, « le centre névralgique » ; « les artères » ; les parcs, jardins et espaces verts deviennent « les poumons » de la grande ville ; et le marché, d'après le titre du roman d'Émile Zola, devient *Le Ventre de Paris*. Quelques sémioticiens, comme Roland Barthes ou Italo Calvino, font allusion à cette conception de la ville en tant qu'être vivant. D'autre part, la métropole postmoderne apparaît comme un espace déshumanisé, un lieu dépourvu d'affectivité, qui a perdu sa signification anthropologique, ce qui est à l'origine du terme « non-lieu » de Marc Augé[1]. »

La ville a des fonctions

Les fonctions économiques, la fonction de travailler ou de s'amuser, de se rencontrer, de dépenser, d'éduquer ou de se déplacer d'un endroit à un autre, que remplissent quelques lieux ou éléments urbains comme le marché, les écoles, la banque, les rues et les boulevards, les grands magasins, etc. Le Corbusier avait cerné le phénomène : la ville fonctionnelle établit les quatre grandes fonctions humaines : habiter, travailler, se divertir et circuler. Ce sont là les conditions d'existence dans la ville moderne, qui doivent permettre l'épanouissement harmonieux de ces fonctions fondamentales.

La rue n'est pas conçue pour l'homme

« Prenons le mot *rue* : on préfère souvent employer le terme plus « noble » d'« artère » ou de « voie de circulation » : d'une part, ces expressions ne sont pas aussi neutres qu'on le suppose ; elles relèvent de métaphores organicistes ; de toute évidence, elles assimilent la cité à un être vivant. D'autre part, si elles entendent affirmer le primat de la fonction, elles deviennent contestables, elles impliquent qu'il est conforme à l'ordre social de livrer la rue à la seule circulation, à une circulation qui en chasserait les hommes[2]. »

Puisque la ville change, grandit et se modifie en fonction des événements historiques, sociaux, politiques ou culturels, elle peut être comparée à un organisme vivant. Ce faisant « la comparaison avec l'organisme vivant dans l'évolution de l'espèce [...] peut nous dire quelque chose d'important sur la ville : comment en passant d'une ère à l'autre les espèces vivantes ou adaptent leurs organes à de nouvelles fonctions ou disparaissent.

La même chose se passe avec la ville. Et il ne faut pas oublier que, dans l'histoire de l'évolution, chaque espèce garde avec elle des traits qui semblent les vestiges d'autres traits, puisqu'ils ne correspondent plus aux nécessités vitales [...]. Ainsi, la continuité d'une ville peut reposer sur des caractères et éléments qui, à notre avis, ne sont pas indispensables aujourd'hui parce qu'ils sont oubliés ou contre-indiqués pour son fonctionnement actuel[3]. »

Sous la surface, sous la peau de la cité, il y a ses entrailles : « les souterrains, les égouts, les tunnels dans lesquels circule le métro. Les voies du métro sont […] les intestins ferrés qui courent à travers l'âme de la grande ville ; et la station souterraine, un « immense utérus palpitant[4]. »

---

[1] Catalán, R. C. (2011), « La ville en tant que corps : métaphores corporelles de l'espace urbain », *TRANS-* [En ligne], mis en ligne le 08 février 2011, consulté le 15 octobre 2016, URL : http://trans.revues.org/454 ; DOI : 10.4000/trans.454.

[2] Sansot, P. (1973), *Poétique de la ville*, Paris: Éditions Klincksieck, p. 11.

[3] Calvino, I (1995), « Los dioses de la ciudad », Punto y aparte : Ensayos sobre literatura y sociedad », trad. de Rocío Peñalta Catalán, Barcelona : Tusquets, p. 310.

4 Umbral, F. (2007), *Mortal y rosa*, Madrid : Cátedra, p. 127.

La ville divertit, la ville pour la famille, la ville à l'heure de l'activité physique pour tous

FOCUS

Mettre la lentille au foyer. Saisir dans l'instant une situation. Se doter d'outils intellectuels pour comprendre ce qui est saisi. Considérer que tout acte photographique est avant tout focus sur un événement, sur une situation sociale contrastée et sur la vie.

Contrastes architecturaux, domination architecturale, quartier écrasé par le géant de béton

GÉOMÉTRIE SOCIALE

La géométrie physique des édifices et des rues est aussi géométrie sociale. D'une part, il y a le réseau visible de la ville et de ses transports, de ses bâtiments, de ses rues et de ses boulevards, de sa signalisation et de ses feux de circulation, de ses quartiers et de ses citoyens actifs. D'autre part, il y a le réseau invisible, sous-jacent, en épaisseur, comme une sorte de ville parallèle, un monde à la marge repérable par un œil exercé, le réseau social en quelque sorte qui, avec ses repères, ses parcours et ses territoires, détermine des types de postures et de vêtements.

[Georges Vignaux / Philosophe]
[Pierre Fraser / Sociologue]

Le contraste géométrique, constitué de lignes de fuite qui partent de l'horizon ou vont vers l'horizon, donnent soit une impression de lointain, soit une impression de rectitude parfaite. Par exemple, la route devient un couloir bordé soit par des bâtiments soit par des arbres, soit par des champs, etc. La géométrie joue ainsi sur l'éloignement, accentue les lointains, met en évidence la présence des gens, induit certains types de comportements.

Pour celui ou celle qui veut rendre compte de réalités sociales à travers l'image, il y aura un intérêt particulier à repérer les géométries de l'environnement qu'il explore, de les cadrer de façon efficace afin de faire ressortir ce qui provoque des contrastes. Par exemple, dans la photo ci-dessus, la géométrie rectiligne de la rue, son point de fuite qui se dirige au loin vers des édifices en contrebas, donnent une consistance particulière au mouvement des gens : c'est le grouillement classique de la ville, cette ville à portée de main, sur le même plan que les piétons. Il s'agit aussi du contraste haut et bas, car aux immeubles situés de chaque côté de la rue s'opposent les piétons dans la rue. La géométrie de la ville enserre la foule, lui propose des parcours qui délimitent des territoires à la fois géographiques, commerciaux, sociaux, culturels, etc.

Considérée sous un autre angle, la ville, par la géométrie rectiligne des édifices et des rues, enserre et écrase la foule à la fois. Elle place les gens au ras du sol de la ville, définit le contraste entre l'urbain démesuré et l'humain. Il s'agit bien du *metropolis* en fonction de la dimension de la ville.

Metropolis
emprunt du bas latin *metropolis* « capitale d'une province » et du grec *métropolis* « ville mère ».

· tête d'un réseau urbain ;
· pouvoir d'impulsion ;
· pourvoir d'organisation ;
· concentration d'activités.

La géométrie physique des édifices et des rues est aussi géométrie sociale. D'une part, il y a le réseau visible de la ville et de ses transports, de ses bâtiments, de ses rues et de ses boulevards, de sa signalisation et de ses feux de circulation, de ses quartiers et de ses citoyens actifs. D'autre part, il y a le réseau invisible, sous-jacent, en épaisseur, comme une sorte de ville parallèle, un monde à la marge repérable par un œil exercé, le réseau social en quelque sorte qui, avec ses repères, ses parcours et ses territoires, détermine des types de postures et de vêtements.

À Québec, les seuls édifices en hauteur sont situés en haute ville. Pour y parvenir, il faut soit monter des côtes par un moyen de transport quelconque, soit monter à pied des côtes ou gravir des escaliers. Québec est aussi métaphore du comment monter dans l'échelle sociale et de la mobilité sociale.

Les circuits 800 du transport collectif de la ville de Québec sont littéralement un parcours de la stratification sociale. Chaque quartier traversé d'un quartier voit son lot de personnes favorisées ou défavorisées monter à bord, en descendre, pour être aussitôt remplacés par d'autres personnes d'une autre condition sociale. C'est un peu comme si les repères visuels de chaque quartier étaient intégrés à la posture ou à l'allure de chaque personne qui prend l'autobus. Plus encore, les circuits 800 permettent d'apprécier à sa juste valeur la symbiose qui existe ici entre géométrie physique des rues et des édifices, et la géométrie sociale qui se superpose à la première. Autre point particulier, l'ensemble de la basse ville, comprise entre le boulevard Charest (limite sud) et l'autoroute de la Capitale (limite nord), renforce encore cet aspect de classes sociales moins bien nanties, alors que, au nord de l'autoroute de la Capitale, il y a des côtes à gravir pour accéder à un quartier huppé (Le Mesnil) ou des quartiers de la classe moyenne médiane (Charlesbourg). C'est un peu comme si la basse ville, enclavée entre deux montées, l'une au sud et l'autre au nord, était à la fois une dépression de terrain et une dépression sociale.

Escalier Lavigueur (quartier St-Jean-Baptiste, Québec)

La topographie même de la ville de Québec est une métaphore de ce réseau invisible. La haute ville est celle des gens bien nantis et des strates médianes et supérieures de la classe moyenne. La basse ville, composée des quartiers St-Roch, St-Sauveur, Limoilou et Duberger est celle des gens défavorisés et de la strate inférieure de la classe moyenne. Pour accéder à la haute ville (métaphore du bien-être matériel) il faut monter des côtes ou gravir des escaliers. Sans le savoir, la ville de Québec intègre le réseau invisible de la stratification sociale dans sa propre topographie.

Il faut exercer son œil afin de repérer dans la géométrie physique la géométrie sociale, car la géométrie physique est une machine à contrastes de la géométrie sociale : elle la révèle, la montre, la rend accessible. Il ne reste plus qu'à cadrer la lentille de la caméra qui produira à la fois une image objective (ce qui est physiquement montré) et une image subjective (intention de celui qui cadre la caméra).

En conclusion, strates, dénivelés, courbes et cassures architecturent les pans de la ville, reflétant des « villes » selon la trame des quartiers riches ou pauvres, anciens ou récents, et par suite réticulant les pulsations humaines de la ville.

FRANGES VISUELLES

La frange visuelle urbaine prend généralement la forme d'un terrain en friche ou d'un bâtiment à l'abandon. Ses limites sont à la fois précises et imprécises. Précises, dans le sens où elles sont géographiquement circonscrites. Imprécises, dans le sens où elles ne sont pas tout à fait socialement circonscrites, c'est-à-dire dont la fonction sociale n'est pas clairement déterminée.

[Georges Vignaux / Philosophe] [Pierre Fraser / Sociologue]

Après avoir visité les notions de repères, de parcours et de territoires visuels dans le numéro précédent, et après avoir parcouru plusieurs quartiers et pris des milliers de photographies pour en rendre compte, nous en sommes venus à la conclusion qu'il existe, en milieu urbain, des zones intermédiaires de type *frange*.

Frange
Espace de transition nette ou graduée, où la ville laisse place à autre chose : la campagne, la « nature », le terrain vague, la friche, le bâtiment délabré en attente de projets.

Situé à l'intersection des rues St-Joseph et Monseigneur-Gauvreau dans la portion revitalisée du quartier St-Roch de Québec, ce local, ancien commerce de proximité, est par la suite devenu une piquerie, a été squatté par des SDF, a été placardé par les autorités municipales, interdit d'utilisation, et a finalement connu son épiphanie, au printemps 2016, avec l'arrivée d'un sauveur, un promoteur immobilier qui a en fait un luxueux local pour tout entrepreneurs qui voudra y tenir commerce. Ce bâtiment était, en lui-même, une frange urbaine, c'est-à-dire un bâtiment en attente de projets. En ce sens, le promoteur est intimement lié à la frange urbaine, car la frange est aussi promesse de substantiels bénéfices. Le promoteur aura donc tout intérêt à négocier avec la ville, à lui proposer non seulement un projet mobilisant, mais surtout à la convaincre que le projet est à la fois socialement acceptable, socialement porteur et socialement intégrateur. À l'inverse, la frange sociale du quartier, celle des exclus, est aussi en quelque sorte promoteur du terrain en friche ou du bâtiment à l'abandon, en ce sens qu'elle lui accorde une autre vocation.

De la première photo, il faut aussi retenir la même idée, un terrain en friche en attente de projets. Être en attente de projets, pour une frange urbaine, c'est aussi en permettre l'utilisation par différents groupes d'un quartier pour une multitude de fins. La frange urbaine autorise l'illicite, attire la frange sociale, montre aussi parfois l'exclusion, travaille socialement le paysage d'un quartier, nivelle vers le bas la valeur des bâtiments avoisinants, signale la stratification sociale.

Le mobilier urbain est aussi frange urbaine. On parlera ici de micro-frange, car elle délimite un périmètre bien précis. Par exemple, ce banc public, situé tout juste sur le côté du supermarché Métro dans le quartier St-Roch de la ville de Québec, est constamment une découverte le matin venu, car s'y retrouvent ce qui a été consommé par les défavorisés du quartier.

Le revêtement du bâtiment, micro-frange visuelle signalant le laissé à l'abandon

Les deux photographies suivantes sont intéressantes à plus d'un égard, car elles témoignent de la transformation d'un local commercial en frange visuelle en l'espace d'à peine 8 mois. Situé sur la rue St-Joseph dans le quartier St-Roch (Québec), encastré entre un restaurant (à gauche) et un centre communautaire (à droite), il est possible de constater, sur la première photo, que le commerce est sur le point de fermer ses portes, car il y a une affiche indiquant « Vente fin de bail » (le commerce a définitivement fermé ses portes le 30 juin 2014).

▼ Le local commercial occupé, 2014.

Sur la deuxième photo, il est possible de constater que la façade du même local a subi une métamorphose impressionnante : de bâtiment à la fonction sociale précise, il est devenu un bâtiment à la fonction sociale imprécise. L'espace restreint de la façade de ce bâtiment est clairement devenu une frange. À quelques reprises, j'ai vu là des hommes uriner, d'autres fumer des joints, d'autres faire des transactions illicite, et en ce sens, il est pertinent de souligner que l'état de délabrement d'un espace donné incite aux incivilités (théorie de la vitre brisée) et à certaines formes de criminalité.

▼ Le local commercial abandonné à la façade graffitée, avril 2015.

Comme le souligne le chercheur Georges Vignaux, on pourrait baptiser aussi ces espaces : « les marges » au sens de l'abandon, du sans destination, du non affecté, de la « zone », « à ban » comme on disait autrefois pour désigner l'espace des bannis et qui a donné « la banlieue ». Cela rejoint la notion de franges.

REPÈRES VISUELS CODIFIÉS ET NORMALISÉS

Un repère visuel signale et permet non seulement de guider nos déplacements et d'orienter nos actions, mais aussi de normaliser nos comportements, nos conduites, nos jugements, nos attitudes, nos opinions, nos croyances. Cette normalisation, véhiculée par les repères visuels, consiste à différencier ce qu'il convient ou non de faire en fonction de leur désirabilité du point de vue du groupe qui génère la norme.

[Pierre Fraser / Sociologue]

La signalisation, omniprésente dans l'espace public, est aussi repère visuel. Elle indique des parcours, affiche ce qui est permis ou interdit comme comportement, mais elle est aussi porteuse des valeurs sociales dominantes d'une époque donnée. Une promenade dans un boisé urbain est particulièrement instructive en ce sens. Discrètement intégrée à la forêt, une signalisation efficace (**repères**) permet non seulement au marcheur de se positionner et de savoir où il est rendu (**parcours**), mais aussi de savoir ce qui lui est soit permis ou interdit d'adopter comme comportement dans ce lieu destiné à la fréquentation publique. L'ensemble des parcours dessinés dans ce boisé urbain par les repères que fournit la signalisation délimite un **territoire** à la fois social et géographique.

La première photo de droite est une méta représentation de l'ensemble de tous les panneaux de signalisation disséminés dans l'ensemble du Parc de l'Escarpement de la Ville de Québec pour informer adéquatement le marcheur. À noter que, dans un environnement plus « naturel », en pleine forêt hors de la ville, ces panneaux de signalisation sont absents. Il semblerait bien que, dans les limites de la ville, il soit nécessaire de tenir informer le citoyen non seulement de sa position géographique, mais aussi de ses obligations en tant que citoyen visant le vivre ensemble, alors que dans la forêt, il semble que le citoyen redevient un individu qui assume ses responsabilités face à la nature sans qu'il soit nécessaire de lui souligner.

La signalisation est bel et bien un repère visuel codifié et normalisé. Elle est destinée à donner à distance des renseignements d'un ordre particulier, à prévenir, à réguler les comportements en milieu où vivent des gens. La signalisation véhicule aussi les valeurs culturelles dominantes, dont l'injonction caractéristique de la mouvance écologiste, à savoir, de préserver les écosystèmes. Cette signalisation n'est pas innocente, car elle renvoie à une valeur sociale globale de respect de la nature.

Le bâtiment religieux reconverti en maison d'enseignement / Pavillon Casault, Université Laval

Le parc urbain aménagé, un élément indissociable des quartiers de la ville

REPÈRES VISUELS
LE GRAFFITI

Si le repère visuel signale et permet non seulement de guider nos déplacements et d'orienter nos actions, de normaliser nos comportements, nos conduites, nos jugements, nos attitudes, et nos opinions, le graffiti, pour sa part, agit de la même façon, mais il n'est normalisé que pour la sous-culture des graffiteurs et des tagueurs et non pour la société en général.

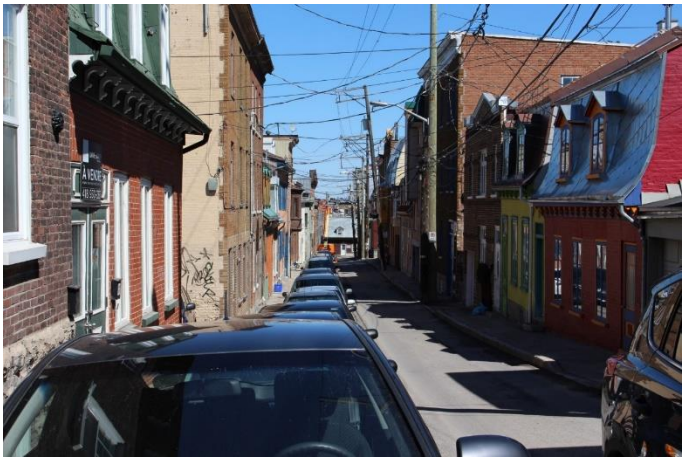
[Georges Vignaux / Philosophe]

Nous savons déjà qu'un repère visuel exerce 4 fonctions (signaler, localiser, confirmer, satisfaire) et qu'il possède 4 propriétés (visibilité, pertinence, distinctivité, disponibilité). En ce sens, le graffiti constitue-t-il un repère visuel ? Plus spécifiquement, le tag (blaze), qui est la signature d'un graffiteur constitue-t-il un repère visuel ? Pourquoi le tag ? Parce qu'il entre dans une logique quelque peu différente du graffiti lui-même et qu'il s'adresse à trois publics cibles : (i) la sous-culture des graffiteurs et des tagueurs ; (ii) les résidents d'un quartier donné ; (iii) les résidents d'un quartier défavorisé ou à forte mixité sociale. Si le graffiti est avant tout inscription ou dessin peint sur un mur, un monument ou des éléments du mobilier urbain, le tag signale tout d'abord la présence d'un tagueur en vue de l'accomplissement d'actions (ou suggérant l'opportunité d'actions) par d'autres tagueurs. Deuxièmement, le tag localise, c'est-à-dire qu'il permet la localisation d'autres repères visuels de même nature qui doivent déclencher ou suggérer une action de la part des autres tagueurs (le repère est élément de réseau). Troisièmement, le tag confirme aux autres tagueurs qu'ils sont au bon endroit et qu'ils sont en présence de l'œuvre de tel ou tel tagueur. Quatrièmement, le tag satisfait les attentes des autres tagueurs. En termes de propriétés visuelles, il semblerait bien que le tag y réponde, parce que (i) il est visible, (ii) pertinent pour la sous-culture à laquelle il s'adresse, (iii) distinctif, car chaque tagueur a une signature qui le distingue effectivement de tous les autres tagueurs, et (iv) disponible, parce qu'il est stable dans l'environnement où il se situe.

Il est clair que les tagueurs parcourent la ville et y signent leur propre réseau, compréhensible d'eux seuls et néanmoins visible des autres. Le tag est aussi un fait urbain total : c'est le passage du simple « crayonnage » jusqu'à la reconnaissance comme pratique artistique authentique. Partant de là, il faut se poser deux questions pertinentes : (i) s'agit-il là d'une conquête et d'une appropriation de territoire ; (ii) s'agit-il là d'une affirmation de soi telle la trace d'un animal pour marquer son espace. Il reste maintenant à répondre à ces questions. L'image permettrait-elle d'y répondre ? Le défi vous est lancé.

Le petit commerce intégré à la trame urbaine d'un quartier

LA VILLE ET SA REPRÉSENTATION



L'environnement urbain est conçu de façon à livrer des messages visuels spécifiques, ne serait-ce que par la signalisation, la densité des rues, l'architecture, la présence ou non de parcs urbains, de trottoirs, de lampadaires, de pistes cyclables, de transport collectif, etc. Autrement dit, l'environnement urbain est truffé d'un ensemble de repères visuels qui créent ainsi des parcours délimités par un territoire à la fois géographique et social.

[Georges Vignaux / Philosophe] [Pierre Fraser / Sociologue]

Le monde qui est vu, photographié, dessiné ou autrement représenté sous une quelconque forme visuelle, est différent du monde qui est représenté par les mots et les nombres. Conséquemment, la sociologie visuelle mène à une nouvelle compréhension de celui-ci, par le simple fait qu'elle connecte à des réalités différentes insaisissables par la recherche empirique. Le monde derrière les statistiques existe bel et bien (tous ces gens qui ont coché une case d'un questionnaire à un moment ou l'autre de leur vie), mais le monde des nombres est une réalité abstraite tout en étant celle qui est la plus acceptée et reconnue dans la recherche en sciences sociales.

Représentation visuelle
Le monde qui est vu, photographié, filmé, peint ou virtuellement reproduit, existe aussi sous une forme complexe et problématique, mais n'est pas pour autant moins adapté à l'étude sociologique que le monde derrière les nombres.

Par exemple, dans un quartier central, certains repères visuels sont plus présents que dans d'autres quartiers : graffitis ; personnes défavorisées ; bâtiments délabrés ou abandonnés ; stationnements de surface après démolition d'un bâtiment ; carreaux cassés ; patrouilles policières plus fréquentes ; intersections achalandées ; itinérants ; etc. Dans un quartier de banlieue nord-américaine, c'est la présence d'autres repères visuels qui fonctionnent : rues larges bordées d'arbres ; maisons individuelles ; pas de graffitis ; pas de personnes défavorisées ; pas de carreaux cassés ; pas de bâtiments délabrés ; parcs urbains ; etc. Ce sont tous là des codes facilement lisibles qui révèlent un environnement symbolique consciemment élaboré et qui décrivent un statut social.

Représenter visuellement la ville est à la fois complexe et compliqué. Complexe, dans le sens où cette représentation visuelle dépend de la configuration du territoire et de sa richesse visuelle ou non. Compliqué, dans le sens où voir est tributaire de la position sociale de celui qui voit : histoire personnelle, sexe, âge, ethnicité, instruction et une multitude d'autres facteurs qui conduisent une personne à interpréter le message ou le discours véhiculé par une image à partir d'un angle de vue particulier, sans compter que cette construction de sens acquiert des significations successives au fur et à mesure qu'elle est interprétée par différentes personnes. La question qui se pose, et elle se pose impérativement pour le sociologue qui veut faire de la sociologie visuelle, sur quoi est-il possible de s'appuyer pour montrer, par exemple, la stratification sociale qui prévaut dans une ville ?

Le paysage de la ville traversé par la présence de ses infrastructures

SCÈNES DE RUE ET POSTURES DU CORPS

ÉDITEURS
Pierre Fraser
Lydia Arsenault

PHOTO|SOCIÉTÉ

09
16

vol. 1
n° 2

FOCUS | OBJECTIF | SOCIÉTÉ | ACTION

On récolte ce que l'on donne…

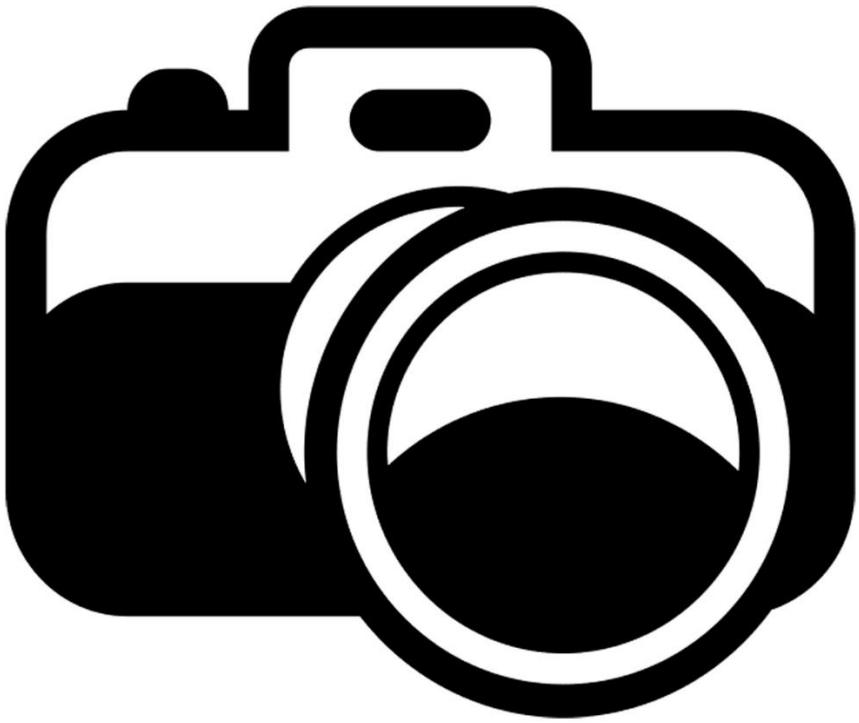
RAIZE

mouvementraize.com

La ville indique, propose, interdit, signale, autorise, impose, fait commerce

La ville déploie aussi des moyens pour se protéger des incendies

SCÈNES DE RUE



Montrer la rue, la découper, tant au sens figuré que réel, rendre compte de ce qui la constitue. En révéler les contrastes sociaux qui la travaillent et la traversent. La saisir dans la moindre de ses manifestations diversifiées et multiples.

Le pianiste de rue / Quartier Limoilou, Québec

[Valérie Harvey / Doctorante en sociologie, Université Laval]

MAIKOS À KYOTO

Les véritables *geikos* (le terme « geisha » est presque vulgaire en japonais) sont devenus rares, même dans la vieille capitale. Mais les *maikos*, les apprenties *geikos* en formation, parcourent encore les rues de la ville, surtout quand les cerisiers fleurissent ou que les érables deviennent écarlates. La formation exigeante des *maikos*, qui allie une connaissance de la musique traditionnelle, de la danse et de la conversation, est un bel ajout au curriculum d'une jeune femme. Ce sont des arts reliés au cœur de l'identité japonaise, uniques à ce pays. Les *maikos* restent en formation deux ou trois ans. Elles ont entre 15 et 19 ans et leur jeunesse leur donne le privilège de porter le très élégant *furisode*, un kimono à longues manches, attaché par un obi complexe. C'est un vêtement particulièrement coloré, ce qui est acceptable pour les filles de cet âge et pour les acteurs qui interprètent des rôles de dames, comme c'est le cas au kabuki. Pour les autres femmes, porter un kimono de couleurs vives manque de décence.

Ces *maikos* photographiées dans le quartier traditionnel de Gion sont-elles de véritables apprenties ou de simples mannequins en route vers un *shooting* pour des cartes postales destinées aux touristes ? Impossible de le savoir. Il aurait fallu que j'interrompe leur marche, déjà semée d'embûches avec de telles chaussures de bois (les *okobos*), et que je leur demande. Je n'ai pas osé. Elles ont poursuivi leur route et j'ai immortalisé leur passage en photographie. Il m'est souvent arrivé de croiser des mannequins et toute une équipe les suivait pour préparer les scènes où elles prenaient place. Cette fois, les marcheuses étaient seules. On peut donc supposer qu'elles étaient de véritables *maikos* qui portent magnifiquement bien la soie précieuse des kimonos prêtés par leur *okiya* (maison des *geikos*). Elles se dirigeaient peut-être vers un temple couvert par les fleurs de cerisiers afin de servir le *matcha* aux visiteurs, un thé vert très amer et particulièrement herbacé. Quoi qu'il en soit, croiser la route d'une *maiko* apporte une touche de magie, particulièrement dans les petites rues de Kyoto, entre les *machiyas* de bois collées les unes sur les autres. C'est un saut instantané dans l'histoire, à mi-chemin entre notre hyper-modernité et la marche lente de ces femmes. D'un seul regard, on saisit alors toute la richesse des paradoxes japonais.

Kyoto	**Maiko**	**Gion**
littéralement *ville capitale*	apprentie geisha	district de Kyoto
ancienne capitale impériale du Japon	chante et joue du shamisen	érigé au Moyen Âge
aujourd'hui capitale de la préfecture de Kyoto	généralement âgée de 15 à 20 ans	à côté du sanctuaire de Yasaka
population de 1,47 million d'habitants	devient geisha après avoir appris à danser	zone prisée et connue pour ses geishas.

[Pierre Fraser / Sociologue]

LE COLIS SUSPECT

En fonction de l'endroit et en fonction du contexte, un objet peut prendre diverses significations. Cette malle ouverte et abandonnée sur la Côte de la Fabrique dans le Vieux-Québec, juste devant l'Hôtel de ville, le 8 août 2016 vers 18 h 30, dans un tout autre lieu, par exemple, à Paris ou à New York, aurait vraisemblablement mobilisé les corps policiers, les spécialistes en explosifs, sans compter le déploiement tous azimuts de mesures de contention et de sécurité dans tout le quartier. Par contre, dans le Vieux-Québec, quartier hautement touristique, en plein mois d'août, la présence insolite de cette malle ne semble perturber personne, pas même les touristes. Aucun déploiement policier, aucun spécialiste en engins explosifs, aucun média, que la vie touristique ordinaire de tous les jours du Vieux-Québec.

Autrement, que nous dit cette malle ? Premièrement, qu'elle est vieille, fatiguée et usée, puisque ses fermetures éclairs, défaites, ne permettent plus de renfermer son contenu. Deuxièmement, son contenu révèle un vieux jacket en cuir, un gilet, des chaussettes, un pantalon et un petit sac en plastique. Troisièmement, que le propriétaire, ne pouvant plus porter sa malle, a peut-être décidé de l'abandonner définitivement ou temporairement, le temps de trouver autre chose dans lequel transférer son contenu.

Visuellement parlant, cette malle est de l'insolite en contexte, c'est-à-dire que la réalité sociale se construit toujours à partir de contrastes. En ce sens, cette photo traduit trois phénomènes sociaux dans le contexte du Vieux-Québec que l'on ne retrouverait pas dans un pays où le terrorisme a particulièrement sévit : elle ne signale pas le danger ; elle signale l'insolite ; elle ne mobilise aucun dispositif de sécurité, encore moins les policiers ; lorsque je suis repassé vers 22 h 30, elle était toujours là…

Cette photo traduit trois phénomènes sociaux dans le contexte du Vieux-Québec que l'on ne retrouverait pas dans un pays où le terrorisme a particulièrement sévi : elle ne signale pas le danger ; elle suggère l'insolite ; elle ne mobilise aucun dispositif de sécurité. Il est donc plausible d'avancer l'idée que les citoyens québécois qui visitent le Vieux-Québec, tout comme les touristes, ne s'attendent en aucune façon à ce que la malle puisse être le moindrement suspecte dans une ville comme Québec. Peut-être soulève-t-elle quelques interrogations, mais lorsque je suis repassé vers 22 h 30, elle était toujours là et personne ne semblait avoir touché à son contenu. Autres lieux, autres contextes, autres comportements.

[Pierre Fraser / Sociologue]

CACHEZ CETTE PAUVRETÉ…

Si on se fie aux données publiées par l'économiste Thomas Picketty dans son dernier livre intitulé *Le capital au XXI^e siècle*, et j'en prends pour preuve cette photographie, ce cliché, qui a été pris le 12 mai 2016 sur le parvis de l'église St-Roch, alors que je m'y trouvais avec mes étudiants du cours *Sociologie Visuelle* rend compte de toute l'ironie visuelle possible. Tout d'abord, l'homme, étendu sur son sac de couchage devant l'une des immenses portes fermées de l'église St-Roch. Deuxièmement, le balai, à droite, appuyé sur le porche. Troisièmement, le message affiché sur la porte qui enjoint les gens de donner à la paroisse pour l'entretien de l'église. Ces trois composantes visuelles forment une situation sociale contrastée, en ce sens que ce « décor » se retrouve dans la portion revitalisée du quartier où des commerces haut de gamme ont pignon sur rue à environ 15 mètres de l'homme couché sur l'une des marches du parvis de l'église. Et l'ironie visuelle se trouve définitivement dans le balai, comme s'il suffisait de balayer les « haillons » pour s'en débarrasser. Au final, les « hordes de haillons » sont aussi irréductibles que la revitalisation qui veut les écarter du regard.

Des « hordes en haillons » à l'assaut des bonnes gens. Si Louis-H. Campagna, citoyen engagé de Québec, parlait d'« un vieux rêve issue de vieilles idées : une palissade immobilière érigée afin de défendre les bonnes et honnêtes gens du Vieux-Port et du Vieux-Québec contre les hordes en haillons de St-Roch et de Limoilou », en tant que sociologue, je dois me rendre à une évidence : l'expression « hordes de haillons » vise le discours politicien de revitalisation des quartiers. Depuis plus de 15 ans, le quartier St-Roch de Québec est en plein processus de revitalisation, et malgré tout, les « haillons » le hante toujours. Notre système économique a quelque chose d'irréductible : non seulement sécrète-t-il de la pauvreté, mais il en produit de plus en plus, inévitablement.

L'**ironie visuelle**, c'est aussi un heureux naufrage social dans les quartiers revitalisés. Cette ironie joue sur plusieurs niveaux de monstration qui se fondent l'un dans l'autre tout en s'opposant et se superposant. Au premier degré de l'image, qui correspond littéralement ce à qui il renvoie (le balais), s'ajoute un deuxième degré, qui commente et met à distance, sans pour autant rejeter ce qui est explicitement montré. Il y a là une transparente opacité de l'ironie visuelle.

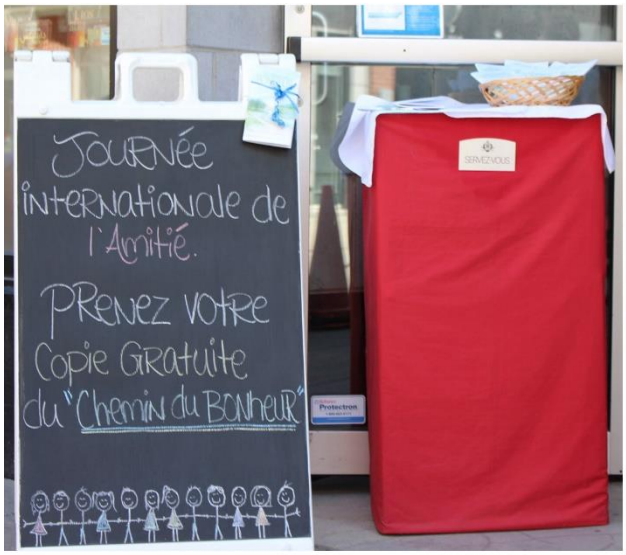
[Pierre Fraser / Sociologue]

LE STRESS ET LE BONHEUR

Le stress récurrent fait partie intégrante de nos vies. Qui ne serait pas tenté, tout en se promenant par un chaud dimanche après-midi, par un petit test qui permettrait de savoir dans quelle mesure le stress nous affecte ? Si, en plus, le test est gratuit, et si l'invitation à le faire — *Entrez, vous êtes les bienvenus* — est plus que chaleureuse, que faire ?

De plus, comme le 30 juillet 2016 était la Journée internationale de l'amitié — journée décrétée par l'ONU afin de promouvoir l'amitié entre les peuples, les pays, les cultures et les individus, et d'inspirer autant que faire se peut les efforts de paix entre communautés —, et qu'en cette journée il semblait possible de prendre une copie gratuite d'un document intitulé *Chemin du bonheur*, pourquoi se refuser tant de grâce et de plénitude ? Dans notre société, où l'individu est enjoint à devenir architecte de sa vie, maître de son destin et même et entrepreneur de lui-même, où des légions de coachs de vie mettent sous perfusion de bonheur des centaines de milliers de gens, où les présentoirs des librairies regorgent de livres traitant de croissance personnelle, tous peuvent tenter leur chance dans ce lucratif marché de la construction et de la sculpture de soi. Un coach familial pour les enfants et les adolescents, un coach d'amour pour les âmes en peine, un coach financier pour éliminer les dettes, un coach d'affaire pour devenir millionnaire, un coach de rêves pour faire des rêves lucides — eh oui, ça existe ! —, rien n'est impossible. Même l'Église de scientologie, qui a pignon sur rue dans le quartier St-Roch de la ville de Québec, propose non seulement aux potentiels clients de mesurer leur niveau de stress, mais aussi de les guider sur le chemin du bonheur en cette Journée internationale de l'amitié. Il va sans dire que l'amitié a des liens profonds avec le bonheur et le stress, d'où les corrélations établies par l'Église de scientologie entre tous ces éléments.

Dans cette Église de scientologie de Québec, « douze heures de confession coûtent 4 000 $, alors que la cure dans le sauna s'élève à 1 000 $. Et cela n'est qu'un début. Pour évoluer dans l'organisation, les membres doivent débourser des sommes de plus en plus importantes pour se purifier. Pour complètement libérer son esprit, atteindre l'étape finale dans l'Église, un adepte devra débourser au moins un demi-million de dollars, estime Jean-Paul Dubreuil, ancien scientologue[1]. » Peu importe, il y a, au cœur de la scientologie, cette idée d'amélioration personnelle accessible en payant, cette idée qu'il est possible de devenir ce que l'on espère devenir, car pour certains, s'il y a obligation de payer, c'est que ça doit avoir une certaine valeur. C'est l'idée-force, combinée à une utilisation efficace du pouvoir de l'image.



[1] Pouliot, G. (2010), *Les scientologues contre-attaquent — Objectif: soigner l'image du mouvement pour stimuler le recrutement*, Le Devoir.

[Pierre Fraser / Sociologue]

L'AUTOBUS TOURISTIQUE

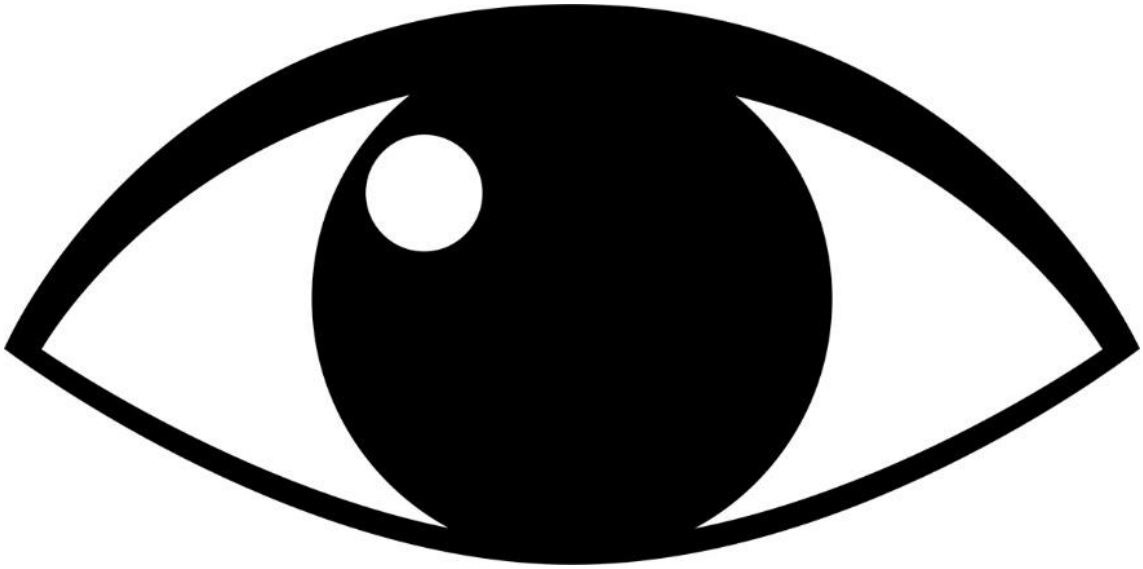
L'autobus touristique est, sans aucun doute, un incontournable, peu importe la ville dans laquelle elle circule. *Découvrez Québec à ciel ouvert !*, clame la publicité du Bus Rouge, « l'excursion idéale pour découvrir la ville de Québec que vous aimez… historique, romantique, moderne… ou le magasinage ! Montez et descendez librement sur le parcours de la ligne rouge pour tout visiter et tout voir à votre rythme. Profitez d'une vue exceptionnelle depuis le pont supérieur du bus, c'est unique, c'est le Bus Rouge ![1] » Il ne s'agit plus de visiter Québec, mais bien de découvrir Québec. Observer la faune locale, le regard perché, l'indigène se livre sans pudeur dans ses activités au quotidien dans ce quartier nouvellement huppé de Québec.

Le Bus Rouge circule sur l'avenue St-Joseph, dans la portion revitalisée du quartier St-Roch. Le lecteur aura compris qu'il faut cacher cette pauvreté qu'on ne saurait voir, car l'autobus n'empruntera jamais les rues au nord de cette artère commerciale. Quel intérêt y aurait-il, d'ailleurs, à la montrer ?

[1] Les Tours du Vieux Québec, https://www.toursvieuxquebec.com/fr/forfait/Bus-Rouge.

Le parvis de l'église a une fonction sociale, tant pour les fidèles que les citoyens

SOCIÉTÉ



Une société en images. Une lecture sociale de ce qui la constitue. Des analyses qui confrontent. Un regard objectif sur le phénomène social et ses normes, ses valeurs et ses attitudes.

Chaque quartier reflète sa position sur le gradient social et l'architecture en révèle les repères visuels

UN PARCOURS ICONOGRAPHIQUE DE L'URBANITÉ INCLUSIVE : PLIS ET REPLIS

[Normand Boucher, Émilie Raymond, Patrick Fougeyrollas, Stéphanie Gamache, David Fiset]

Explorer les réalités et les complexités sociales en utilisant la photographie comme matériau de recherche est un exercice peu fréquent en sciences sociales et humaines. Pourtant, comme le souligne Becker (1974), la photographie et la sociologie ont presque la même date de naissance, tandis que leurs instigateurs (Louis Daguerre, 1787-1851, et Auguste Compte, 1798-1857) poursuivaient un objectif commun, soit explorer la société. Nous partagions cette intention en formulant le projet de photographie sous-jacent au présent article, projet qui consistait à prendre des photos illustrant le caractère inclusif d'une ville, de son espace urbain, en gardant en tête la diversité des besoins de la population, notamment des personnes ayant des incapacités. L'invitation a été lancée aux membres de l'équipe de recherche en partenariat *Participation sociale et Villes inclusives* (PSVI), composée de chercheurs, d'organismes partenaires et d'étudiants. L'équipe regroupe une douzaine de chercheurs provenant de diverses disciplines (géomatique, sociologie, service social, architecture, santé communautaire, anthropologie, etc.) ainsi que des partenaires communautaires et publics autour d'une programmation de recherche visant à soutenir le développement de pratiques inclusives, basées sur les approches d'accessibilité et de conception universelle, afin d'améliorer la participation sociale des personnes ayant des incapacités dans la cité.

C'est dans ce contexte que s'inscrit ce processus inspiré de la perspective de La Rocca (2007), pour qui « la représentation de la réalité à travers des images est toujours subjective » ; c'est précisément cette subjectivité, latente et structurante des interprétations du monde social, que l'on cherchait à faire émerger afin d'exposer concrètement et permettre la conscientisation des divergences entre l'idéal théorique de la ville inclusive et l'application de ses principes (praxis). Le résultat est une démarche iconographique riche, porteuse de significations diverses faisant écho aux défis que demeurent la participation sociale dans la Ville contemporaine, ainsi que la compréhension des transformations de cette dernière.

Un travail qui *in forma* façonne le regard, génère un moment où l'ensemble des structures complexes, perceptives, symboliques et significatives à l'égard d'un phénomène social se mettent en place afin d'engendrer une vision en l'occurrence de la ville inclusive en construction. Ici l'image (du latin, *imago)* est une représentation visuelle d'un objet dont le sens est toujours contextuel et subjectif. C'est ainsi que l'exercice visant à présenter et à discuter des photographies, réalisées pour la plupart en juin 2016, lors d'une rencontre des membres de l'équipe a précisément permis de faire ressortir ce caractère polysémique des images soumises. Dans ce processus, il faut distinguer, selon La Rocca, l'image sociale, qui a une fonction, un rôle dans la société, de l'image du social, qui représente un phénomène social, la condition humaine ; cette dernière intéresse davantage l'analyste ; cela étant dit, il n'est cependant pas exclu qu'au terme de l'activité une image sociale de la ville inclusive soit esquissée. Certes, il s'agit d'un exercice important pour l'équipe en regard de la programmation de recherche, mais également une réponse positive à l'appel d'article lancé par la Revue Photo | Société, sur le thème de la ville et de ses contrastes. Les photos retenues pour l'article viennent illustrer différentes caractéristiques d'une ville inclusive permettant la participation sociale des personnes ayant des incapacités ou leur contraire, soit la présence d'obstacles créant des situations d'exclusion, ce que nous appelons des situations de handicap. Afin d'organiser le matériel photographique recueilli, nous avons utilisé le concept d'habitudes de vie, soit les activités courantes et les rôles sociaux qui sont valorisés par la personne ou selon son contexte, comme éléments structurant les balises de ce parcours iconographique. Ce concept d'habitudes de vie est tiré du Modèle de développement humain et du processus de production du handicap (MDH-PPH) de Fougeyrollas (2010) et réfère à des activités courantes (la prise des repas, les communications, les déplacements) ou encore à des rôles sociaux (occuper un emploi, être aux études, avoir des loisirs). Elles assurent la survie et l'épanouissement d'une personne dans la société tout au long de son existence. La qualité de leur réalisation est tributaire de la relation de la personne et de son contexte de vie. Dans cet article, l'accent est mis sur les déplacements, les loisirs et la vie spirituelle et communautaire, la communication comme illustration du caractère inclusif ou non de la société.

DÉPLACEMENTS

Les réseaux routiers et piétonniers, les artères urbaines qu'empruntent les citoyens, les citadins, les habitants de la ville pour leurs déplacements, structurent l'organisation de la ville et contribuent à la configuration des rapports sociaux qui s'y déploient entre les individus et les groupes. Ainsi, les aménagements requis pour un transport collectif garantissant l'accessibilité physique impliquent le formatage d'un ensemble d'éléments tantôt informationnels tantôt technologiques, au sens défini dans le MDH-PPH (Fougeyrollas, 2010).

L'aménagement d'un arrêt d'autobus accessible réalisé sur le Campus de l'Université Laval.

Photo : Josiane Lettre, 2016 →

Les déplacements et l'orientation des personnes ayant des incapacités visuelles sont facilités par l'utilisation de matériaux ou de facilitateurs qui indiquent l'arrivée ou la présence de transitions, par exemple du trottoir vers la rue. Certes, on y décèle une préoccupation pour la sécurité, mais aussi une prise en compte de la réalité de personnes qui utilisent des patrons de déplacement qui sont caractéristiques de leurs rapports fonctionnels singuliers à l'environnement en raison de leurs incapacités. Il s'agit enfin d'un marqueur social qui rend compte d'une certaine manière de la diversité de la population de la Cité. Par contre, les déplacements et l'utilisation du territoire et des infrastructures de la Ville peuvent être entravés pour diverses raisons. L'hiver en est un exemple facile à citer. L'accumulation de neige aux intersections dissimule les facilitateurs mis en place et crée de nouveaux obstacles temporaires limitant les déplacements des personnes ayant des incapacités.

↑

Photo : Antoine Guérette, 2014

Lors de l'expérimentation d'aides à la mobilité en contexte hivernal, cette personne utilisant un déambulateur fait face à un obstacle impondérable : la neige amoncelée aux coins des rues en fonction des tracés des déneigeuses.

Les feux sonores permettent aux personnes aveugles de traverser les intersections équipées de ce dispositif en toute sécurité. Malheureusement, ces facilitateurs deviennent inaccessibles lors d'importantes accumulations de neige. L'aménagement d'une traverse piétonnière équipée d'une dalle podotactile dont la texture indique la transition du trottoir vers la rue aux piétons, notamment ayant des incapacités visuelles.

Photo : Josiane Lettre, 2016

Cette photo représente une jeune fille nommée Emmanuelle Lehoux, citoyenne française, qui présente des incapacités intellectuelles utilisant ici le transport collectif régulier pour se déplacer. Cette photo vient du projet L'Îlot Bon Secours à Arras en France L'Îlot Bon Secours est un complexe d'habitat favorisant la vie collective de personnes diverses qui bénéficient chacune de leur propre logement. Les personnes qui présentent des incapacités intellectuelles ont parfois de la difficulté à utiliser le transport collectif en raison de problème d'orientation et d'accessibilité du contenu des indications. »

Photo : Émilie Raymond, 2015

L'habitude de vie « déplacement » comprend aussi la possibilité d'entrer et de sortir des commerces et services d'un quartier. À cet égard, au cœur de la Cité, l'affichage est parfois révélateur de contradictions dans le jeu de règles sociales, autant formelles qu'informelles, qui ont un effet certain sur le message qui est envoyé aux utilisateurs. La photo suivante révèle sans doute le souci d'éviter la sortie de paniers d'épicerie, mais cette pratique génère en même temps un obstacle pour certains utilisateurs qui se déplacent notamment en fauteuil roulant, à qui l'on propose des aménagements qui n'en sont pas eu égard à l'importance de la contrainte.

Dans l'effort pour rendre les lieux et espaces publics accessibles, les villes ne sont pas à l'abri des incohérences et des contradictions. On observe, sur cette photo, une sensibilité humaine aux besoins des personnes, rapidement contrecarrée par les barrières de l'environnement physique.

Photo : Élise Milot et Raphael Beaudoin

LOISIRS

La Cité contemporaine est composée d'un ensemble d'espaces sociaux au sein desquels des dynamiques se mettent en œuvre, qui viennent structurer et transformer les rapports qu'entretiennent les individus et les groupes avec ces lieux d'animation et de circulation physique et émotionnelle. Ces espaces rendent compte de l'utilisation et de l'aménagement du territoire qui révèlent l'existence d'une diversité d'utilisateurs aux caractéristiques personnelles et sociales variées. Ainsi, la Cité aménage tantôt des zones réservées à une fonction spécifique, soit l'utilisation du temps libre pour des activités récréatives, tantôt des parcours qui viennent transfigurer sa géographie et son urbanité et permettent à la personne d'habiter, de se déplacer, de s'entraîner et de jouir de son humanité. Ici encore, les photos présentées illustrent la prise en compte de la diversité de la population caractérisée par une variété d'aptitudes et d'histoires qui influencent l'usage des infrastructures collectives et de l'environnement, lequel est l'objet de transformations.

Photo : Normand Boucher, 2016 →

Entre ciel et mer se profile une piscine dont l'aménagement est presque imperceptible, permettant son utilisation par des personnes à mobilité réduite ; il s'agit d'un espace inclusif au sein de la Ville où jeunes et vieux trouvent à se rafraichir lors des chaudes journées d'été à Vancouver.

« J'ai pris cette photo sur le vif durant mes vacances à Miami. Dans le quartier cubain, « Little Habana ». Au coin d'une rue, des musiciens se relaient de manière spontanée pour reprendre des classiques, salsas, cumbias, boléros. Une passante les rejoint et se met à danser, son corps et sa canne faisant un, suivant parfaitement le rythme. Bientôt, elles sont rejointes par un cavalier inspiré. Moment magique.

Photo : Émilie Raymond, 2016 →

VIE COMMUNAUTAIRE

Cette habitude de vie rend compte d'un ensemble d'activités visant à caractériser la participation des individus à la vie politique et associative qui anime les espaces urbains. Parmi ces espaces sociaux, il y a le lieu, ou les lieux devrait-on dire, de prise de parole publique et collective ; une forme d'expression de la vie citoyenne au cœur de la Cité. Un lieu que l'on souhaite porteur de changements sociaux, mais un lieu qui est à coup sûr chargé symboliquement. De ces lieux qui caractérisent la Cité, il faut insister sur « la place publique » que l'on retrouve dans la majorité des collectivités urbaines qui constitue l'espace de rassemblement, où se met souvent en branle le mouvement constituant l'expression d'une volonté de manifestation du désaccord politique et social quant aux orientations et à sa gouvernance.

Photo : Patrick Fougeyrollas, 2014 →

Mobilisation citoyenne de personnes en situation de handicap pour la défense des droits. Ville de Québec.

Parmi ces lieux, l'hôtel de ville est sans nul doute l'endroit qui symbolise le mieux la vie politique de la Cité et de la tradition politique d'une ville ; il est également le lieu d'une autre forme d'expression d'une volonté politique à travers le vote ; une accessibilité physique détournée afin de permettre à tous les citoyens de voter; une action qui a longtemps été l'exclusivité de la figure du censitaire. Au Québec, l'accessibilité des bureaux de vote constitue encore un enjeu important de la participation sociale des personnes ayant des incapacités.

Photo : Francis Charrier, 2016 →

Cette photo a été prise à l'été 2016 à Burlington au Vermont (États-Unis). Elle montre l'entrée d'un bureau de vote pour une élection locale. L'affiche montre clairement que ce dernier est accessible. Ce bureau de vote était situé sur Church Street, laquelle constitue l'artère commerciale et citoyenne la plus fréquentée par les habitants et les touristes. Nous y avons vu de nombreuses personnes ayant des incapacités s'y promener et profiter des terrasses au même titre que les autres.

COMMUNICATION

Cette habitude de vie est liée à l'échange d'information avec d'autres individus ou la collectivité. L'utilisation des outils technologiques visant l'échange d'information est une dimension importante de la vie urbaine, de son développement et de sa transformation accélérée des dernières années. Le fil conducteur de cette représentation de la ville inclusive s'articule autour de la manière dont la singularité des personnes, tant sur le plan personnel que social trouve à s'exprimer et est surtout prise en considération dans sa transformation. Ainsi, on note parfois que certaines de ces représentations interrogent, à tout le moins, sur le plan de l'acceptabilité sociale avec la création d'espaces désignés sur la base de l'existence de différences fonctionnelles ; s'agit-il d'une représentation de la société inclusive qui se fait projet ?

Cette photo a été prise à Lyon et représente un effort d'adaptation qui soulève certaines interrogations quant à son acceptabilité sociale.

Photo : Francis Charrier, 2016 ↓

LA VILLE INCLUSIVE, UNE MOSAÏQUE ORGANIQUE EN TRANSFORMATION

En guise de conclusion, il est intéressant de revenir sur l'utilisation de cette méthodologie basée sur la photographie afin de cerner la réalité de la ville qui devient un puissant révélateur de ses caractéristiques, tantôt perçues comme des obstacles tantôt comme des facilitateurs dans son développement ainsi que dans l'utilisation de ses infrastructures. On peut y voir le reflet d'initiatives de citoyens pour transformer leur environnement afin de le rendre plus accessible tant bien que mal dans certains cas. Enfin, cette approche méthodologique est également révélatrice des significations diverses et socialement construites qui leur sont attribuées parmi les membres de l'équipe, également des citoyens de la Cité ! En effet, cette démarche est un exercice réflexif qui nous permet d'explorer la manière dont nous concevons cette ville inclusive. Mais comment l'illustrer ? Entre le discours dominant de l'accessibilité universelle et l'expérience vécue de l'utilisation de l'environnement, la ville inclusive se veut davantage un processus qu'une réalité achevée. C'est par ce processus, vécu et animé d'abord par des personnes mettant en commun leurs différences, que la diversité et le vivre ensemble s'incarnent autant dans l'environnement bâti que dans l'espace social.

[La ville inclusive se veut davantage un processus qu'une réalité achevée]

Bibliographie

Becker, H. S. (1974), « Photography and Sociology », *Studies in the Anthropology of Visual Communication*, vol. 1, p. 3-26.

Dion, D. Ladwein, R. (2005), « La photographie comme matériel de recherche », *Journées de Recherche en Marketing de Bourgogne*, Dijon, France, p. 1-18.

Fougeyrollas, P. (2010), *La funambule, le fil et la toile. Transformations réciproques du sens du handicap*, PUL.

La Rocca, F. (2007), « Introduction à la sociologie visuelle », *Sociétés*, n° 95, p. 31-40.

Contributions aux photos

Raphaëlle Beaudoin, Normand Boucher, Francis Charrier, Patrick Fougeyrollas, Antoine Guérette, Stéphanie Gamache, Josiane Lettre, Élise Milot, Émilie Raymond, François Routhier.

Quand la ville contribue à la mobilité des personnes handicapées, même en hiver

Sur les rives de la Kamogawa, on installe, en été des « kawayukas » (terrasses de bois), pour profiter de la fraîcheur de l'eau

Les étrangers, considérant Kyoto comme « la vieille capitale », sont toujours étonnés de voir surgir la modernité

KYOTO, VILLE LABYRINTHE

[Valérie Harvey (M. A.), sociologue et auteure]

Les caractères de la ville de Kyoto 京都 signifient la *capitale des capitales*. En 1895, on y construisait un magnifique sanctuaire dédié aux 1100e années passées depuis sa fondation. Lorsqu'on visite aujourd'hui le Heian-jingu, on peut faire le calcul : en 2016, Kyoto fêtait son 1221e anniversaire. Au cours de cette longue histoire, la ville a vu passer de nombreuses ères. Elle a été maintes fois incendiée, reconstruite, pillée, pratiquement abandonnée, puis reprise en main par les shoguns qui l'enrichirent de plusieurs beautés, devenues aujourd'hui patrimoines mondiaux de l'humanité. Même si elle perdit officiellement son statut de capitale en 1868, Kyoto reste le symbole de la culture japonaise et c'est ce qui fit hésiter les États-Unis lorsque leurs avions meurtriers armés de bombes nucléaires survolèrent le Japon en quête d'un lieu à frapper.

Cet article explorera brièvement l'organisation actuelle de cette cité de 1,5 million d'habitants, 9e ville d'importance du Japon, et la façon dont les Kyotoïtes l'habite aujourd'hui.

Située au cœur du Kansai, appellation qui désigne le sud-ouest japonais, Kyoto est à 500 kilomètres de la capitale, Tokyo. Ce qui signifie une nuit d'autobus ou deux heures quinze de shinkansen, le TGV japonais, sur la route millénaire du Tōkaidō, le « chemin de la mer de l'est ». Blottie au cœur d'une vallée, la ville est un « château-fort de montagnes » selon les mots de son fondateur, l'empereur Kammu, c'est-à-dire qu'elle est bien protégée par les des monts au nord, à l'est et à l'ouest. Appuyés sur ces contreforts, on trouve les plus beaux des 2 000 temples de la cité. Deux rivières majeures traversent Kyoto : la Katsura-gawa à l'ouest et la Kamogawa à l'est. Elles se fondent en une seule un peu plus au sud, devenant la Uji-gawa, du nom de la cité où elles convergent.

Heian-kyô, comme on l'appela à l'origine, fut construite à partir d'un plan respectant un découpage carré des rues, des marchés, des temples et d'un palais impérial situé au centre nord de la ville, comme cela se faisait dans les villes chinoises de l'époque. La ville s'étendit rapidement au-delà des portes, d'abord vers l'est, puis vers l'ouest. Lors du dernier shogunat (1603-1867), gouvernement militaire, le shogun Ieyasu Tokugawa fit construire le château de Nijō. L'emplacement du château en dit beaucoup sur le pouvoir prédominant exercé par le shogun pendant cette période. En effet, alors que le palais impérial se contente du nord, le château de Nijō est situé en plein centre de la ville. Cette démonstration de pouvoir dans le découpage même de la cité n'est pas que symbolique : lors de la restauration Meiji en 1868, c'est au château de Nijō que le shogun rendit le pouvoir à l'empereur, et c'est à partir de cet endroit central que le souverain tint les premières assises de son gouvernement. Comme on peut le voir, la géographie peut avoir un sens tout à fait politique.

Les grandes artères de Kyoto

Larges trottoirs, deux voies pour les voitures et les autobus, feux de circulation, les artères principales sont faciles d'accès.

La ville est découpée par de larges artères routières, descendantes des « ōji », ces grandes rues qui faisaient entre 24 et 84 mètres de largeur. Identifiées par des noms de rues lisibles en japonais et en caractères romains pour les touristes, ces « dōri » sont bordées de trottoirs, d'arrêts d'autobus et de feux de circulation pour les voitures et les piétons. Ce peut sembler évident d'en faire la description ainsi, mais, comme nous le verrons plus loin, ces larges artères ne sont pas représentatives de ce que l'on trouve dans le reste de la cité. D'où l'importance d'en brosser le portrait. C'est principalement sur ces artères que l'on trouve les bâtiments administratifs comme la mairie, les hôpitaux, les universités et les « mansions ». Le mot japonais n'a pas gardé le sens du mot anglais d'où il tire son origine. Les « mansions » ne sont pas des « manoirs », mais plutôt l'équivalent des condos au Québec, c'est-à-dire de petits buildings contenant plusieurs appartements de bonne qualité et qui sont vendus. Les immeubles abritant des « mansions » à Kyoto ne sont pas très hauts, contrairement à ce qu'on peut trouver dans les autres villes du pays. Tokyo, Osaka ou Sapporo par exemple n'hésitent pas à construire des gratte-ciels multipliant les étages hébergeant de multiples entreprises et « mansions ». La municipalité de Kyoto a légiféré pour éviter que le paysage urbain soit envahi par les tours, limitant dès 1973 la hauteur maximale des constructions sur les grandes artères à 45 mètres, puis diminuant encore cette limite en 2003 à 31 mètres.

Les rues de Kyoto

Les grandes artères sont les seules à posséder un nom et à l'indiquer clairement. Dès que l'on s'engage dans l'une des nombreuses petites rues qui les bordent, on tombe dans un autre monde et on entre alors dans le véritable Kyoto : un labyrinthe de rues très étroites qui se tortillent dans tous les sens. La ville est divisée en arrondissements (-ku), puis en quartiers (-cho), pour finalement être fractionnée en quadrilatères.

Pour donner un aperçu de la complexité de l'enchevêtrement des rues de Kyoto, il faut savoir que le facteur distribuant le courrier six jours par semaine connaît tous les noms des propriétaires du quartier. Cela est nécessaire s'il veut être en mesure de délivrer les paquets dans les temps, l'une des fiertés du pays. De même, un restaurant qui livre à domicile peut garantir un service en 30 minutes. Parions que si vous habitez un quartier moins fréquenté, la moto du livreur de pizza arrivera en 35 minutes, le temps qu'il trouve où se situe exactement votre résidence. Il communiquera son échec à la compagnie et, 20 minutes plus tard, un second livreur vous amènera une pizza gratuite ! On ne badine pas avec les engagements au Japon…

Le tableau du quartier énumère les noms des propriétaires des maisons avoisinantes

Pour simplifier la vie du facteur, du livreur et des visiteurs, les quadrilatères installent parfois des tableaux où les terrains sont indiqués avec le nom de la famille de l'occupant. Kyoto n'offre donc pas le même anonymat au résident que les villes occidentales. Car si vous habitez un lieu, votre nom est inscrit sur ce tableau du quartier, mais également sur une affichette à l'entrée de votre maison.

Lorsqu'un Japonais invite quelqu'un chez lui, il ne communiquera pas son adresse. Il optera plutôt pour un lieu facile à trouver : la gare ou le temple le plus près. Une heure sera convenue (et des numéros de cellulaire échangés au cas où le rendez-vous serait retardé) et c'est là qu'il rejoindra son invité pour le ramener à la maison. Le chemin est trop difficile à décrire, même pour les Kyotoïtes.

Les rues résidentielles de Kyoto peuvent faire entre 3 et 4 mètres de largeur, ce qui rend le déplacement des voitures dans ces dernières assez difficiles. Elles ne portent aucun nom et ne suivent pas un plan carré, pouvant contourner une rivière ou un temple, ou simplement être coupée par le passage d'une ligne de train. On y trouve des « mansions », mais surtout des maisons de deux ou trois étages, construites pour tenir debout environ 25 ans.

Lorsqu'une famille déménage sur un terrain, la maison précédente sera souvent démolie pour être reconstruite à neuf. Il y a un peu de superstition dans cette pratique et beaucoup de prudence : les matériaux n'étant pas faits pour durer, on préfère reconstruire pour s'assurer de la solidité du bâtiment, particulièrement dans un pays où les tremblements de terre sont fréquents.

Une rue résidentielle typique de Kyoto

Rue artistique typique de Kyoto

Kyoto a également ceci de particulier : on y trouve toujours de vieilles machiya, ces maisons traditionnelles de bois, construites en long. Souvent à proximité des temples et des sanctuaires, il en resterait environ 48 000 dans la ville de Kyoto , les plus vieilles ayant à peu près 150 ans, étant donné que les incendies fréquents dans la ville ont détruits les plus anciennes. Le quartier de Gion, reconnu pour ses maiko et geishas, en compte plusieurs, souvent transformées en boutiques, auberges ou restaurants de luxe. Situées dans des quartiers prisés et nécessitant des investissements significatifs, ceux qui habitent les machiya font souvent installer une porte de bois assurant qu'aucune personne non invitée n'entre dans la résidence.

Des maiko passent devant une machiya de Kyoto

Un des problèmes importants des rues résidentielles de Kyoto, outre de s'y retrouver, est la cohabitation entre les piétons, les cyclistes, les motocyclistes, les voitures et les petites camionnettes de type livraison (comme celles qui passent recueillir les ordures et les sacs de récupération). Au contraire des grandes artères et de ses larges trottoirs, l'espace de ces rues étroites n'est pas assez large pour installer un trottoir. Les enfants y circulent donc en collant la gauche (la circulation s'effectuant comme au Royaume-Uni, et non pas comme au Canada). Pour prévenir les accidents, on place des affiches un peu partout indiquant « Réduisez votre vitesse, il y a des enfants ! » ou encore on pose le dessin d'un petit enfant pour rappeler aux chauffeurs d'être prudents.

En passant des trottoirs des grandes artères à l'étroitesse des rues résidentielles, le piéton doit être vigilant

Kodomo ga ooshi, supiido otose.
Les enfants sont nombreux,
réduisez votre vitesse

Un autre problème à l'étroitesse des rues est l'absence de stationnement. À Kyoto, pour obtenir l'autorisation d'acheter une voiture, il est nécessaire de prouver qu'un lieu sera disponible pour la stationner. Deux possibilités sont alors offertes au nouveau propriétaire du véhicule : un parking collectif qui peut coûter jusqu'à 1000 $ par mois ou alors un stationnement privé sur le terrain de sa résidence. Les « mansions » offrent généralement un stationnement souterrain à leurs propriétaires. Mais pour les maisons, les terrains n'étant pas très grands, prévoir un emplacement pour y mettre une voiture réduit d'autant plus l'espace disponible pour la résidence. L'utilisation de la voiture est également complexe plusieurs magasins et restaurants n'offrent aucun stationnement (et il est interdit de s'arrêter faire sur la rue).

Ce qui explique sans doute que les Kyotoïtes sont peu nombreux à conduire et que les transports en commun sont bien développés. En plus du réseau d'autobus qui parcourt les grandes artères, la ville est traversée du nord au sud et de l'est à l'ouest par un métro. S'y ajoute un tramway (le Keifuku) et cinq lignes de trains (JR, Hankyu, Kintetsu, Keihan et Eizan). Au contraire de Tokyo et Osaka, les bicyclettes sont admises sur les trottoirs, devenant donc un des moyens privilégiés de déplacement dans cette ville bâtie sur un plateau dans le creux des montagnes et présentant peu de pentes.

Il reste toutefois que les maisons font de plus en plus de place à la voiture, remplaçant le traditionnel jardin par un stationnement. On placera un bloc de béton pour que l'automobile arrête juste au bon endroit, le plus près possible de la maison, à la limite de la rue.

Si les Kyotoïtes se faisaient une fierté d'avoir un jardin ou un arbre à l'entrée de leur maison, de plus en plus on préfère maintenant laisser place au stationnement.

Le Keifuku (Randen), tramway de la ville, roule sur des voies réservées ou partage la route des voitures

À Kyoto, pour acheter une voiture, il faut posséder un espace ou en louer un, d'où la maximisation de l'espace

Fenêtres givrées et rideaux au 3e étage, même si les maisons autour n'ont que deux étages, l'intimité est préservée

L'intimité à Kyoto

Comme nous l'avons expliqué précédemment, il est difficile de rester anonyme dans une ville qui affiche le nom du propriétaire sur un tableau à l'entrée du quartier. Le rapport à l'intimité est également bien différent que celui à lequel nous sommes habitués au Québec. En effet, les critères d'un futur acheteur québécois dans le choix d'une maison ou d'un appartement sont en partie liés à l'intimité. Au Québec les vendeurs vantent l'insonorisation de la construction et la grande luminosité grâce à la fenestration, faisant de ces caractéristiques des marques de la qualité d'un logis; à Kyoto, on n'en fait même pas mention.

Il faut peut-être explorer les habitudes québécoises à travers le regard d'un Québécois d'adoption pour comprendre à quel point notre rapport avec l'extérieur est primordial : « Il m'arrivait, au tout début de mon séjour, de m'asseoir sur un banc public pour regarder les gens passer d'une pièce à une autre dans leur maison. Ce n'était pas du voyeurisme. J'étais si étonné d'une telle transparence […] Moi qui venais d'un pays où ce qui se passe à l'intérieur ne doit jamais se retrouver à l'extérieur, j'étais ahuri. »

Ce paradoxe entre le regard et le son n'est pas le seul. Si les yeux ne peuvent entrer dans les résidences, ils peuvent toutefois tirer des conclusions selon ce qui est accroché au balcon. Les sécheuses sont très rares à Kyoto et les vêtements sont mis à sécher sur des pôles à l'extérieur. Souvent les futons sont également étendus avec de grosses pinces pour les aérer.

À l'instar de ce que décrit Dany Laferrière, le Kyotoïte en visite au Québec aurait lui aussi tout une surprise puisque son rapport avec l'extérieur est tout autre : les fenêtres sont givrées et l'insonorisation est absente. C'est donc dire qu'il est impossible de voir l'extérieur à moins d'ouvrir la fenêtre. Si ce n'est pas une vitre givrée, ce sera de lourds rideaux ou des volets qui permettront aux habitants de fermer leur espace aux regards extérieurs. À Kyoto, il n'y aucun moyen de voir l'intérieur, ce qui donne une impression d'intimité étonnante. Paradoxalement, il n'y aucune barrière pour le son qui passe remarquablement bien à travers les murs peu isolés des maisons. Si le regard est privé, le discours est public. D'où l'habitude de parler sans élever la voix, ce que les mères apprennent très tôt aux enfants à faire. Cette façon de parler s'observe ensuite partout dans les transports en commun ou dans les files d'attente : les Japonais communiquent à voix basse. S'exprimer à voix haute est un manque de respect dans la culture japonaise. Et cela s'apprend très tôt, à la maison.

Alors que les cordes à linge, au Québec, disparaissent des appartements et maisons, les balcons japonais en disent beaucoup sur leurs propriétaires : on peut savoir si la personne est en couple, le nombre d'enfants et leur âge, déduire le revenu de la famille en voyant passer quelques vêtements griffés. Finalement, le passage quotidien ou bi-heddomadaire des vêtements à l'extérieur nous apprend également comment est tenue la maison. Et cela est discrètement remarqué par les habitants des quartiers résidentiels.

À Kyoto, l'anonymat est impossible, alors que l'intimité est vécue bien différemment. Cette proximité est nécessaire : les réseaux de nettoyage du quartier viennent vite solliciter le nouveau propriétaire qui doit s'impliquer dans la vie communautaire de son coin. S'il est impossible de le faire, on fournira quelques yens à une personne disponible qui donnera davantage de temps à la communauté pour combler cette absence. Ainsi aucun membre de la communauté n'est pénalisé par l'absence d'un habitant du quartier.

La pauvreté

Les rues de Kyoto ne sont pas exemptes de pauvreté. C'est étonnamment sous les ponts qui traversent la rivière Kamogawa que l'on trouve les abris construits avec des toiles de plastique et des boites de cartons. Lieu hautement touristique pendant la floraison des cerisiers, les ponts des rues Shijō-dōri et Sanjō-dōri protègent les sans-abris.

Sous les ponts de la Kamogawa, les sans-abris installent des bâches de plastiques bleus pour se créer des petites maisons temporaires

Les chats attendent les cœurs tendres prêts à partager caresses et sous

N'ayant pas l'autorisation de mendier, ils trouvent d'autres moyens pour ramasser quelques sous. Ayant compris bien avant Facebook et Instagram l'amour des passants pour les jolis minois des chatons, ils installent les chats apprivoisés dans des paniers et invitent les amoureux des félins à laisser quelques sous contre caresses.

Sans être sans-abri, la population qui ne peut s'offrir une maison ou une « mansion » devra louer un appartement ou une chambre. Le loyer est très coûteux dans la vieille capitale : un appartement d'une pièce avec cuisinette et salle de bain minuscule (250 pieds carrés) oscille entre 800 et 1000 dollars canadiens par mois, sans le gaz, l'eau et l'électricité. De plus, il faut payer une caution (shikikin) à la signature du bail qui équivaut à deux mois de loyer. Cette caution, qui devrait être rendue lorsque le locataire quitte l'appartement, n'est dans les faits pas souvent retournée. De plus, la tradition oblige également le nouveau locataire à payer un reikin, c'est-à-dire un cadeau au propriétaire pour le remercier de l'accueillir dans son habitation. Ce reikin vaut lui aussi un mois de loyer, parfois deux dans certains lieux plus prisés. Plusieurs optent donc pour une chambre sans salle de bain (il faudra fréquenter les bains publics), avec cuisinette partagée. Ou encore ils louent un appartement en banlieue de Kyoto, le quartier de Yamashina, de l'autre côté des montagnes de l'est, ou encore la ville voisine de Kameoka, passée les montagnes de l'ouest, offrent de meilleurs prix. Mais il faudra alors prendre le train plus longtemps pour se rendre travailler ou étudier. Et comme le coût du transport en commun se calcule à la distance parcourue, l'avantage de l'éloignement est vite perdu. C'est un casse-tête pour les jeunes qui vivent longtemps chez leurs parents, incapables de se payer un logis à eux. Ils sont parfois surnommés les parasites singles au Japon, car on leur reproche leur célibat qui contribue ainsi à augmenter la dénatalité japonaise. Mais la situation est évidemment plus nuancée. En 2008, un sondage évaluait que 58 % des femmes non mariées vivaient toujours avec leurs parents, et 44 % des plus âgées (44-49 ans) se trouvaient dans cette situation. Une recherche menée par le National Institute of Population and Social Security Research en 2001 soulignait que les parasite *singles* n'avaient tout simplement pas les moyens de s'établir dans une résidence partagée.

La modernité de Kyoto

Dominant le paysage de la ville millénaire du haut de ses 131 mètres, la tour de Kyoto ne fait pas l'unanimité.

Deux exceptions majeures se font face dans le sud de la ville : la tour de Kyoto et Kyoto-eki, la gare centrale. Construite pour les Jeux Olympiques de 1964, ayant la forme d'une chandelle, la tour de Kyoto fait 131 mètres. Elle est discernable d'à peu près partout dans la ville : on peut la voir des montagnes d'Arashiyama (à l'ouest), du temple Kiyomizu-dera (à l'est) ou du sanctuaire Kenkun-jinja, au nord de la ville. Visible dès que la sortie de la gare principale, elle est à la fois décriée et admirée. D'une conception très moderne, résistante aux tremblements de terre et à des vents très forts, la tour de Kyoto est là pour rester.

La nouvelle gare centrale Kyoto-eki, quant à elle, fut construite pour commémorer le 1200e anniversaire de la ville. Très large, elle accueille de nombreuses lignes de trains. C'est le point de départ et d'arrivée d'à peu près tous les voyageurs. Ses 15 étages abritent plusieurs centres commerciaux, une chapelle extérieure pour les mariages, des places publiques pour les concerts et des restaurants. L'architecte Hiroshi Hara cherchait à marquer le modernisme de la ville et sa gare est un hommage au futurisme avec ses multiples agencements de verres montés sur des courbes d'acier.

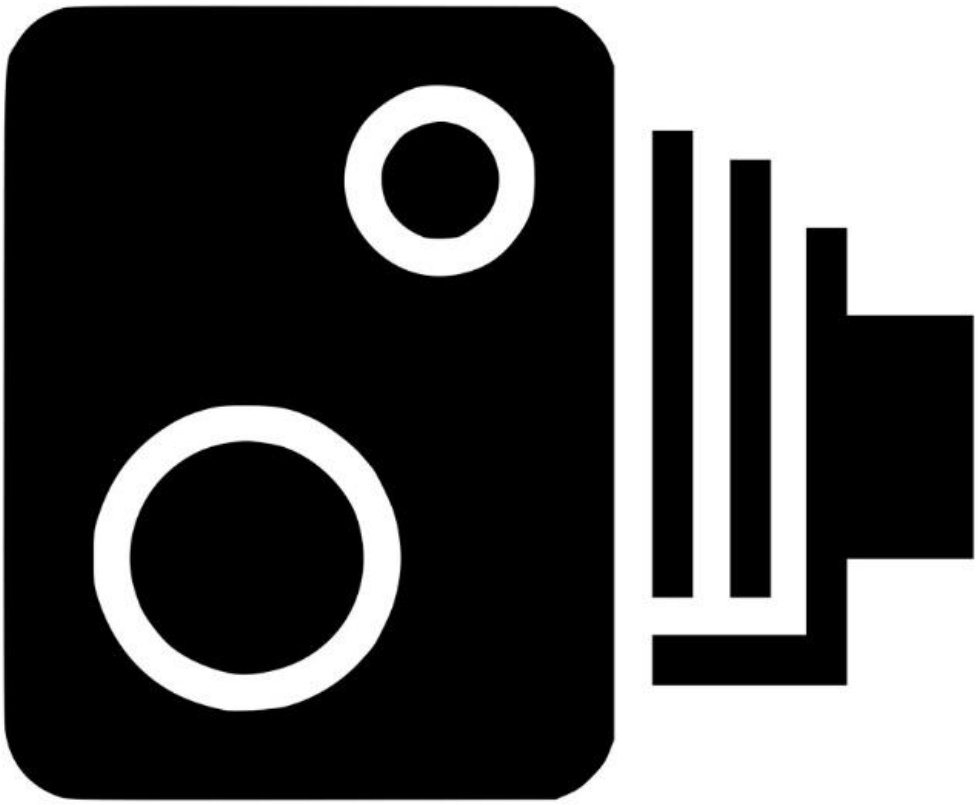
Ces deux structures hors-norme de la vieille capitale semblent aller à l'encontre de l'image traditionnelle que l'on se fait de Kyoto. Pour le touriste occidental, débarquer du shinkansen dans la gare ultramoderne de Kyoto et sortir pour apercevoir cette haute chandelle blanche est presque choquant. Dans les pays occidentaux, il est en effet courant d'opposer la tradition à la modernité. Au Québec tout particulièrement, étant donné le revers qu'ont essuyé les traditions catholiques à la Révolution tranquille, il n'est pas aisé de sortir de cette dualité qui oppose les époques : ce qui a été rejeté contre ce qui se fait présentement. Le Japon toutefois n'a pas vécu une telle cassure entre deux époques. La dernière révolution, celle de l'empereur Meiji en 1868, visait justement à rétablir la tradition en redonnant le pouvoir à la famille impériale ! C'est donc une tout autre dynamique qui anime les architectes japonais lorsque vient le moment de commémorer une date-clé. Évidemment, la gare et la tour de Kyoto ne font pas l'unanimité, même parmi les Japonais, mais elles ne sont pas aussi subversives qu'on se l'imagine. Ce mariage entre tradition et modernité est à l'image de ces Japonaises en kimono qui consultent leur cellulaire ou de ces moines qui mangent les plats traditionnels bouddhistes sur des planchers de tatamis rafraîchis grâce à l'air climatisé. Si les temples et sanctuaires font partie du quotidien de la cité, s'intégrant aux rues pleines de voitures et à la vie des habitants en proposant des garderies ou des marchés aux puces, pourquoi la modernité n'aurait pas elle aussi sa place ?

Conclusion

En faisant le tour des grandes artères et des rues de la ville de Kyoto, en passant par son réseau de transport et les rivières qui le traversent, on trace sans le réaliser un portrait de la population qui l'habite. De cette organisation sociale revisitée en photos, on retrouve l'harmonie tradition-modernité, le rapport à l'intimité et à la pauvreté des Kyotoïtes.

La ville, c'est aussi des rencontres fortuites avec de jeunes touristes

ARRÊT SUR IMAGE



Figer un moment de vie. Encapsuler un moment de société. Figer l'espace urbain. Saisir l'inscription sociale des gens dans leur quotidien.

Quartier St-Roch, Québec, lieu de mixité sociale

[Lydia Arsenault / Sociologue]

EMBOURGEOISEMENT ET REVITALISATION : DES RÉALITÉS SOCIALES

Cet article est d'abord une réflexion entourant les notions d'embourgeoisement et de revitalisation urbaine, mais a pour principal but de démontrer à quel point deux quartiers ayant une histoire similaire — et à l'origine principalement constitués d'ouvriers — peuvent mener à des dynamiques sociales bien différentes. Dans un premier temps, c'est sur la notion d'embourgeoisement que l'article mettra l'emphase, et je tenterai de tracer un léger portrait de ce à quoi peut mener, au plan social du moins, l'application d'un plan d'embourgeoisement. Le quartier Saint-Roch et ses habitants serviront d'exemple. L'attention sera ensuite portée sur la notion de revitalisation urbaine et sur quelques-uns des principes directeurs de cette approche sociale pour démontrer quels types de contrastes peuvent être observés dans un quartier en pleine revitalisation. Pour y arriver, des photos tirées d'un terrain personnel réalisé dans le quartier Saint-Sauveur de Québec seront utilisées.

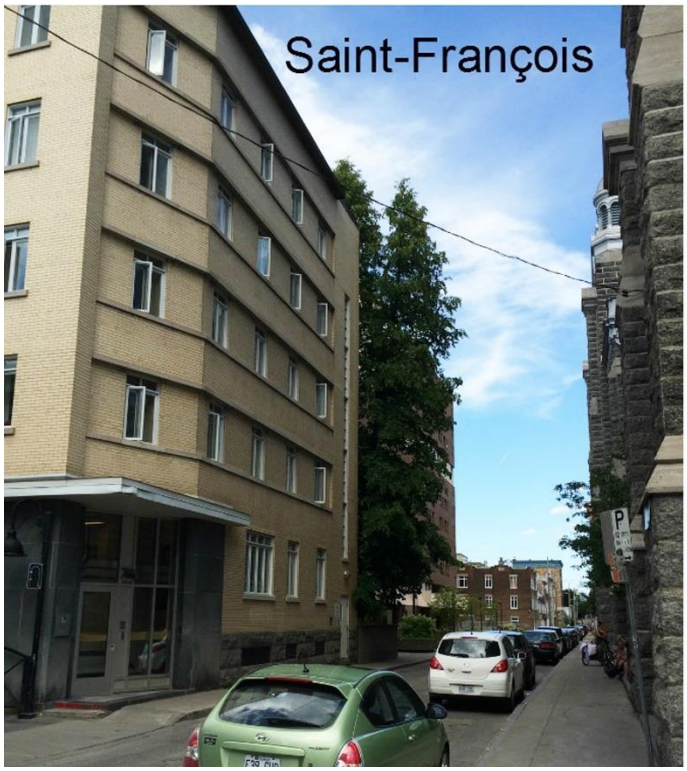
Embourgeoisement, gentrification et autres synonymes

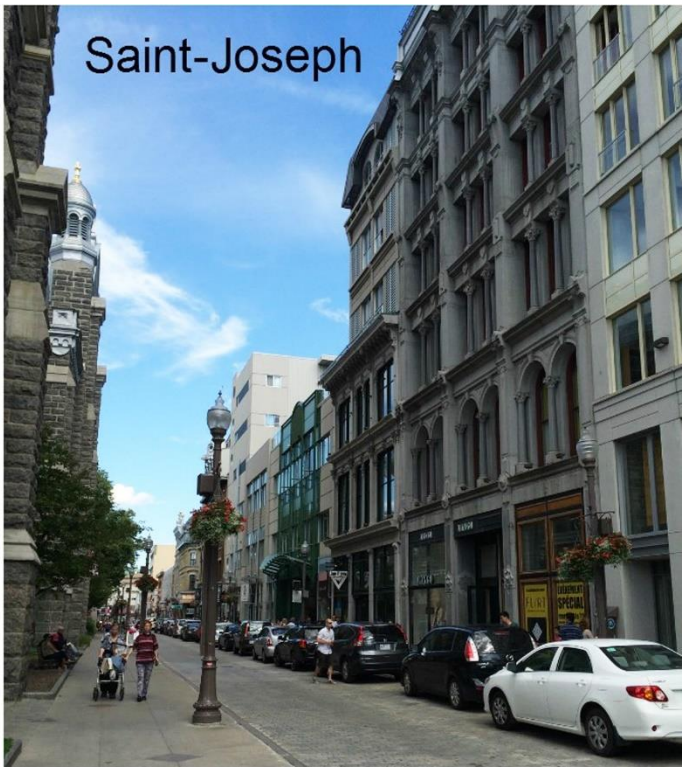
Selon Anne Clerval, « La gentrification désigne une forme particulière d'embourgeoisement qui concerne les quartiers populaires et passe par la transformation de l'habitat, voire de l'espace public et des commerces[1]. » Pour faire une métaphore avec le domaine informatique, nous pourrions dire que l'embourgeoisement se veut une mise à jour avec bonification des quartiers populaires jugés « obsolètes » ou qui ne seraient plus au goût du jour. Il est ainsi raisonnable de croire que les quartiers Saint-Roch et Saint-Sauveur de Québec, fiers de leur passé ouvrier, sont tous deux d'excellents quartiers pour qui souhaite observer les effets de l'embourgeoisement ou de toutes autres politiques de développement urbain qui s'en rapproche. Néanmoins, il semble difficile de proposer une définition de l'embourgeoisement qui mène à une mise en images de ce qu'elle implique au plan social.

La définition la plus concrète de ce phénomène dont se sont éprises les villes a été proposée par Paul Lewis, professeur et doyen de la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal, qui décrit l'embourgeoisement comme « l'arrivée de classes sociales supérieures qui s'installent dans des quartiers ouvriers[2]. » Ce qui est le plus intéressant avec cette prémisse, c'est qu'elle semble décrire à la perfection ce qui s'observe dans le quartier St-Roch.

Prenons pour exemple le cliché suivant réalisé le dimanche 31 juillet 2016, aux alentours de 15 h 30, sur le parvis de l'Église Saint-Roch, lieu-mouvement par excellence où se croisent habitants du quartier Saint-Roch et visiteurs du Nouvo St-Roch.

Un lieu-mouvement est un espace de la plénitude urbaine. Il se constitue comme lieu de connectivités concrètes et symboliques. Ces connectivités résident autant dans les pratiques de cet espace que dans les différents plans de lectures cognitives et symboliques que cet espace favorisera à travers ses repères, ses parcours et ses réseaux. Cela prend forme d'ancrages concrets dans l'espace urbain : types de publics et d'habitants, stratégies d'adaptation et d'appropriation, interactions entre commerces, services et opportunités variées, flux de circulation.



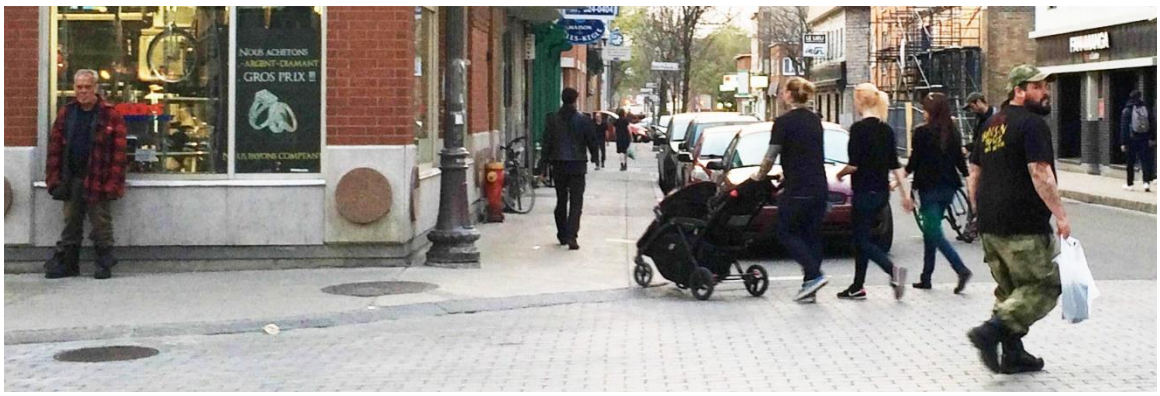


L'image présente les deux rues qui délimitent le parvis Saint-Roch. À gauche, nous avons un cliché de la rue Saint-François, située du côté nord du Parvis et correspondant au « secteur des habitants de Saint-Roch », alors que le cliché de droite présente la rue Saint-Joseph, artère où se tiennent les activités commerciales du Nouvo St-Roch. Au premier regard, les deux photos présentent des éléments qui se rapprochent beaucoup les uns des autres : on y observe notamment des bâtiments et des voitures stationnées en parallèle, éléments typiques d'un centre-ville. C'est cependant dans le détail que se situe toute la nuance entre les deux images.

Une première distinction serait celle de la présence ou de l'absence de piétons : la rue Saint-François n'est pas « courue » par la faune urbaine, alors que la rue Saint-Joseph, elle, attire les foules. Des marcheurs, des flâneurs, des travailleurs ou des promeneurs y sont observables et ce, peu importe l'heure. Une seconde distinction est celle du style architectural. On remarque que les immeubles de la rue Saint-François n'ont pas particulièrement été conçus pour plaire à l'œil. Celui en avant plan est beige, sans grand souci architectural. C'est que la rue Saint-François est habitée par une clientèle fortement stigmatisée sur le plan social : individus désinstitutionnalisés, clientèle fréquentant les banques alimentaires, habitants des HLM (qui sont aussi présents sur le cliché, mais peu visibles en raison des hauts sapins qui se situaient dans l'angle de l'objectif). À l'inverse, la devanture des immeubles ayant pignon sur rue Saint-Joseph captive l'œil. On y retrouve plusieurs corniches qui semblent soutenir de grandes fenêtres bordées par des arches travaillées donnant à la rue un air vieillot, qui rappelle celui des vieilles villes comme Londres ou Paris. Les commerces occupent le rez-de-chaussée de ces édifices ; ils ont pour but d'attirer les visiteurs en utilisant les fenêtres comme lieu d'interpellation.

Affiches colorées, information sur les promotions, présentoirs d'articles : tous les moyens sont bons pour combler l'acheteur potentiel. Finalement, sur un cliché comme dans l'autre, le type de fenestration nous informe sur ceux qui fréquentent les deux rues. Sur la rue Saint-François, on remarque une fenestration certes fonctionnelle, mais qui n'apporte probablement pas une luminosité importante pour celui qui y loge. Cependant, ces fenêtres s'ouvrent et peuvent permettre d'aérer les pièces occupées. À l'inverse, les fenêtres des logements de la rue Saint-Joseph ne s'ouvrent probablement pas, puisque les lofts aménagés aux étages supérieurs des immeubles sont équipés de systèmes d'air conditionnée. Les fenêtres occupent par ailleurs une plus grande superficie de la façade, laissant croire que chaque pièce occupée comporte au moins deux fenêtres. Nous pouvons donc en déduire que le Nouvo St-Roch est fait pour plaire à l'œil, alors que le Saint-Roch non réaménagé est fait pour répondre à un besoin de base : celui de se loger. En ce sens, il serait justifié de croire que l'embourgeoisement s'accompagne d'un déplacement des besoins chez la clientèle qui compose un quartier.

Cette photo, prise le dimanche 31 juillet 2016 aux alentours de 15 h 30, présente la pharmacie Brunet située à l'intersection des rues Saint-Joseph et De la Chapelle et rend compte du décalage visible des besoins ou, du moins, du mode de vie permettant de combler certains besoins. Il est surprenant de constater la présence d'une limousine garée devant cette pharmacie du quartier Saint-Roch. En observant bien ce cliché, on se dit d'abord que le véhicule est drôlement luxueux pour une activité aussi banale que celle de se rendre à la pharmacie. Qui plus est, on constate que le chauffeur a quitté sa place derrière le volant et attend son passager en prenant l'air sur le trottoir. Il en profite, par le fait même, pour échanger quelques mots avec un jeune homme vêtu de vêtements griffés et adossé à la limousine. Nous pouvons supposer qu'il s'agissait du ou de l'un des passagers de la limousine. À elle seule, cette photo témoigne de la présence d'une clientèle embourgeoisée dans le Nouvo St-Roch. Or, à quelques coins de rue à peine, il est possible de constater une situation tout à faire différente.



Les habitués du quartier Saint-Roch ont pour la plupart remarqué, sur leur chemin, un individu en permanence vêtu de la même manière, se tenant adossé contre le mur d'un des édifices présents à l'intersection des rues Saint-Joseph et Du Pont (présent à la gauche du cliché suivant, capturé à la même date et à la même heure que les deux précédents). La manière dont cet homme se vêt est la principale raison pour laquelle on le remarque, puisque, beau temps comme mauvais temps, été comme hiver, il est accoutré de la même manière. Il porte de vieilles bottes de caoutchouc (que l'on appelle communément « claques » au Québec) qui ne sont jamais attachées, et ses jeans sont usés et tachés à plusieurs endroits ; son habillement est complété par une chemise à carreaux souvent détachée et qui laisse entrevoir un juste au corps tout aussi fatigué et élimé que l'est son pantalon. L'hiver, il ne porte pas de manteau, mais tient parfois un café chaud à la main. Quoi qu'il en soit, l'homme se tient à l'intersection des deux rues et interagit rarement avec les autres passants.

On peut remarquer sur ce cliché que plusieurs autres personnes sont aussi présentes à l'intersection des rues Saint-Joseph et Du Pont (il s'agit d'un lieu-mouvement du quartier Saint-Roch). Aucun individu ne se soucie de l'homme adossé au mur, comme s'il faisait partie du décor en façade de boutique. Au centre du cliché, on remarque un couple de jeunes parents poussant une poussette ; peut-être habitent-ils le quartier. Même si leur apparence est plutôt sobre, leur habillement entre en contraste avec celui de l'homme immobile.

La raison principale réside dans le fait qu'ils portent des vêtements appropriés à la température : manches courtes ou veston léger, chaussures de marche en bon état et de marque Nike pour la femme aux cheveux roses et poussette très fonctionnelle qui vaut au moins dans les 300 $. Pour eux, l'homme adossé à la façade de l'immeuble est invisible ; quelques heures d'observation dans le Nouvo St-Roch suffisent pour constater qu'il n'est malheureusement pas le seul à passer sous le regard des visiteurs.

Pour ceux qui le visitent, le Nouvo St-Roch est un lieu de fête ; la rue Du Parvis l'est encore davantage avec ses clubs et terrasses très courus. Ce qui est le plus particulier de ce petit bout de rue où les voitures ne circulent pas, c'est que les habitants du quartier Saint-Roch, soit ceux qui représentent le plus la réalité de vie de la majorité des individus présents dans le quartier, y passent comme des fantômes ignorés par la foule.

J'ai pris cette photo après avoir longuement observé l'homme que l'on y voit de dos (celui qui est coiffé d'une casquette bleue, d'un pull de laine blanc — voire plutôt grisâtre à force d'avoir été sali — et portant sur le dos un sac dont les bretelles étaient tellement rafistolées que je me suis demandé comment elles pouvaient encore supporter le poids de ce que contenait le sac). J'avais d'abord remarqué cet homme, alors qu'il était assis avec d'autres sur les marches du Parvis Saint-Roch.

La température, qui était des plus agréable ce soir-là, avait attiré bon nombre de gens sur les terrasses de la rue du Parvis. Lorsque l'homme s'y est engagé, il jurait presque avec la foule présente, tellement ses vêtements semblaient mal choisis. J'ai eu l'impression d'être la seule à le regarder passer : les autres étaient affairés à échanger sur divers sujets. Alors que l'homme est passé à côté de l'affiche de rue du Noctem qui disait « *Hey toi ! Viens ! On est bien !* », il était saisissant de constater l'absurdité que présentait ce message, puisque l'homme qui venait de passer son chemin devait se sentir bien peu inclus dans ce « on » qui faisait référence aux visiteurs du quartier et non pas aux résidents démunis de Saint-Roch. En fait, la rue du Parvis est destinée aux bourgeois et non aux résidents de la classe populaire.

L'artère Saint-Joseph, axe de convergence des *outsiders*

Pour en revenir momentanément à l'embourgeoisement, il est plutôt facile de tomber dans le piège du discours dominant tenu par les élus et décideurs municipaux qui galvaudent des termes se rapprochant de l'idée d'embourgeoisement, mais qui se démarquent dans l'approche et surtout dans les impacts sociaux observables sur le quartier où les politiques sont appliquées. Certains se laissent prendre par l'idée suggérée de régénération d'un quartier (comme si un quartier avait des âges de vies qui se rapprochent de l'idée des différentes générations, avec leurs différentes allures et valeurs) ou encore de revitalisation (comme s'il s'agissait de redonner vie à un quartier parce qu'il n'est plus très vivant). Or, les élus évitent le plus souvent de parler d'embourgeoisement : ils savent bien que ce terme comporte une connotation plus négative que positive parmi la population, qui elle, fait plutôt référence au débarquement des bien nantis (gentry) dans le décor de leur quartier. Mais que sous-entend-on précisément par l'utilisation du mot embourgeoisement ? Selon Paul Journet (chroniqueur de La Presse), le terme embourgeoisement ne devrait pas être compris que de manière négative : l'actuel problème de perception se situerait dans la nature « fourre-tout » du mot qui « désigne à la fois un phénomène positif, la revitalisation d'un quartier, et ses conséquences négatives pour certains résidants[3]. » Dans le cas du quartier Saint-Roch, il est pourtant inutile de se mentir : l'artère Saint-Joseph n'a pas été reconstruite pour les gens qui habitent le quartier depuis toujours. C'est plutôt pour les potentiels acheteurs au portefeuille bien rempli (et au profit des propriétaires immobiliers) que les penseurs — du beau, tendance et vivant Nouvo St-Roch — ont mis en œuvre la « revitalisation » de Saint-Roch.

Si l'on se rapporte à la deuxième photo présentée du présent article, on constate que cette transformation s'arrête de manière très nette : pas un commerce au nord de la rue Saint-Joseph n'a vu sa vitrine être revampée. Encore moins un logement social rénové pour que sa façade ait l'air plus actuelle, ou encore, fenestration améliorée pour permettre aux locataires de bénéficier d'une meilleure luminosité en été, ou de contrer un froid courant d'air en hiver. Rien. Du moment où l'on pose le pied hors de l'artère Saint-Joseph, les couleurs disparaissent et les odeurs, elles, apparaissent. Si le maire Lallier parlait d'un projet de revitalisation pour évoquer les travaux entrepris dans Saint-Roch à la fin des années 1990 (aménagement du Jardin de Saint-Roch et démolition du mail St-Roch), il n'en reste pas moins que même si elles avaient pour espoir de relancer les affaires économiques du quartier Saint-Roch, les entreprises qui se sont établies sur la rue Saint-Joseph ne sont généralement pas accessibles pour les habitants de Saint-Roch et leur petit budget. D'autre part, on remarque, depuis les cinq dernières années, que certains visiteurs bourgeois se sont épris du quartier au point de souhaiter y vivre au quotidien, et que le quartier Saint-Roch est depuis aux prises avec un enjeu similaire à celui du quartier Hochelaga-Maisonneuve à Montréal : l'accès au logement. Bien qu'il puisse y avoir des impacts économiques positifs pour certains, le phénomène d'embourgeoisement vient grandement affecter la réalité immobilière d'un secteur. Ces propos, reportés par Alexandra Viau, à la suite d'une rencontre organisée par un comité de citoyens du quartier Hochelaga-Maisonneuve parlent d'eux-mêmes :

> « La question de la gentrification est intimement liée à celle de la transformation immobilière. Plusieurs citoyens présents ont dit être préoccupés par le développement rapide du parc immobilier, en particulier par la construction de condos au détriment de logements sociaux. […] Le nœud du problème est la conversion de logement locatif privé en logement destiné à la vente. […] En retirant du marché des logements locatifs, on en augmente la rareté et, donc, on exerce une pression à la hausse sur les loyers[4]. »

Or, la problématique ne s'arrête pas à la simple question des condos. Les logements sociaux sont directement affectés par la hausse générale du coût des loyers qu'entraine la conversion des logements locatifs en condos ou lofts de luxe :

> « Même si le logement social est vu comme une piste de solution, ce type d'habitation n'est pas parfait […]; le prix du loyer est influencé par le marché et la spéculation, et l'accessibilité à ce type de logement devient plus difficile pour les ménages à faibles revenus[5]. »

En parlant d'Hochelaga-Maisonneuve, Jonathan Aspireault-Massé, coordonnateur du Comité BAILS — organisme veillant à la promotion du logement social et la défense collective des droits des mal-logés —, utilise l'expression « rebaptiser le quartier » pour parler des changements apportés au quartier à la réputation défavorisé de Montréal. C'est bien ce que l'on a fait avec Saint-Roch qui est devenu, le temps d'une rue du moins, le Nouvo St-Roch. La réflexion ne s'arrête pas là.

Nuancer l'embourgeoisement

Paul Journet et David Bruneau soulèvent tous deux un point bien intéressant voulant qu'il existerait bel et bien un lien entre la culture et l'embourgeoisement. Si Bruneau soutient que les quartiers à embourgeoiser ne sont pas sélectionnés au hasard, mais plutôt en fonction de leur potentiel culturel, Journet salue pour sa part que les quartiers ouvriers où débarquent lesdits bourgeois sont susceptibles de bénéficier d'un certain vent de fraîcheur qu'apporte la « bourgeoisie ». C'est donc de dire que ceux qui débarquent sur la rue Saint-Joseph ont un rôle à jouer dans la dynamique du quartier. Donc, tout n'est pas noir.

Saint-Roch à l'été 2016 et présentée sur la photo ci-dessus est éloquente à ce sujet ; il s'agit d'une initiative du jeune entrepreneur

Ces acteurs *outsiders* sont jeunes, réussissent financièrement, ont décroché des diplômes pour y arriver, consomment la culture partout offerte dans le quartier Saint-Roch, et font évoluer ce dernier. Ils ont des idées d'action sociale et les mettent en œuvre. L'exemple de la table à pique-nique géante installée au parc

> « Il ne s'agit pas d'une rupture, mais plutôt d'un retour au milieu du dernier siècle, où des rues de notables se trouvaient

Christian Genest (ancien propriétaire de la bannière Sushi Taxi). Le but de l'homme d'affaires ? Dire merci en redonnant à la communauté qui a fait croitre son entreprise. Bien que temporaire, une installation du genre laisse place à diverses opportunités pour les gens du quartier ; peu importe qu'ils y habitent ou qu'ils n'y soient qu'en visite, le temps d'une bouchée.

Cette photo, prise le jeudi 18 août 2016, aux alentours de 18 h 15, présente la table à pique-nique géante ainsi qu'un ensemble d'acteurs affairés à différentes activités. À la droite, une femme mange, seule. À ses côtés, un homme et une femme sont plongés dans une discussion amicale. On remarque, au centre de la photo, une femme de dos vêtue en bleu : elle lisait tranquillement et semblait passionnée par le livre qu'elle avait choisi. Ce sont néanmoins les deux hommes assis à l'extrémité gauche de la table qui ont particulièrement attiré mon attention : ils discutaient d'un projet commun et semblaient très enthousiasmés par le développement de leur idée.

La situation observable sur ce cliché nous laisse penser que la table à pique-nique géante — qui était d'abord une occasion de mettre de l'avant le talent artistique de Patrick Beaulieu, artiste du quartier aussi connu sous le pseudonyme AVIVE — peut aussi servir de point d'ancrage de la volonté d'agir ou d'actions diverses et mener à quelque chose de plus grand que l'échange d'un simple repas. En ce sens, les initiatives des « outsiders » sont sans aucun doute susceptibles de favoriser la mixité sociale et la participation citoyenne, deux éléments primordiaux soulignés dans les projets de revitalisation urbaine intégrée (RUI). Néanmoins, il est plus difficile d'être de l'avis de Paul Journet, lorsque ce dernier parle de l'embourgeoisement comme s'il était question d'un conte de fées pour les résidents du quartier qui en font les frais :

> dans chacun de ces quartiers. Cela renverse l'étalement urbain, en plus de créer une pression pour augmenter le nombre d'écoles, de parcs, de commerces de proximité et de services de transports collectifs. Ces quartiers se transforment ainsi en milieux de vie agréables[6]. »

Tout n'est pourtant pas rose : la construction du parc Saint-Roch s'est fait au détriment d'environ 1 000 résidents qui ont été expropriés et relocalisés dans des HLM des quartiers jouxtant Saint-Roch. À cette réalité, Journet explique que la tension, entre les impacts négatifs de l'embourgeoisement et ses bienfaits, est inévitable, mais que ce scénario de déchirement est préférable à celui où un quartier se transforme en ghetto. Mais encore, le journaliste vise particulièrement juste, lorsqu'il pose cette question toute bête : « qui pense sérieusement que c'est en côtoyant moins les pauvres qu'on se préoccupera d'eux[7] ? » Certaines luttes sont synonymes de « jouer du coude pour se frayer un passage » et il est inévitable qu'un changement social marquant se fasse de cette manière.

La présence des « outsiders » dans le quartier Saint-Roch n'est peut-être que le début d'un nouveau souffle de vie qui tarde à prendre du poil de la bête ; leur présence ne peut pas être que négative. Par exemple, une initiative comme celle du Parvis en fête organisée par l'organisme à but non lucratif l'EnGrEnAgE Saint-Roch attire autant les résidents défavorisés du quartier que les « outsiders » aux poches mieux renflouées qui viennent faire une virée. Gageons que les profits réalisés proviendront non pas des résidents, mais bien de ces visiteurs branchés qui rendent possible, somme toute, le projet d'un quartier Saint-Roch plus vivant et dynamisé.

Quand la revitalisation se fait presque d'elle-même

Anne Clerval soutient que la gentrification « est devenue aujourd'hui un objectif majeur des politiques urbaines dans de nombreuses villes à travers le monde, les pouvoirs publics jouant un rôle de premier plan dans la réappropriation des centres par les classes aisées au détriment des classes populaires[8]. » Il arrive cependant que la revitalisation d'un quartier se fasse comme si un vent mystérieux soufflait sur les braises d'un feu à peine allumé, et que, soudain, comme par magie, l'esprit ou l'essence de celui-ci reprenne de sa force. C'est exactement ce qui s'observe dans le quartier Saint-Sauveur. Prenons d'abord pour exemple un commerce établi dans ce quartier depuis 1901, soit la boutique d'instruments et accessoires de musique *Musique Gagné & Frères* sise à l'intersection des rues *Durocher* et *Raoul-Jobin*, l'idée étant de démontrer la différence entre l'embourgeoisement, où l'image d'un quartier se retrouve dénaturée, et l'application d'une politique de revitalisation qui change l'apparence d'un quartier sans pour autant laisser l'impression que le passé a été effacé, ou repoussé en marge d'un secteur clairement délimité.

Plusieurs éléments des trois clichés que voici se prêtaient bien à une explication de la revitalisation. Nous remarquons tout d'abord que le cliché du centre présente l'espace commercial de la boutique : celui-ci est divisé en deux locaux qui sont chacun situés dans des bâtisses distinctes. Nous pouvons ici comprendre que l'entreprise s'est agrandie au fil du temps. Nous pouvons même, grâce aux deux logos différents présentés sur le cliché du haut et du bas, déduire que la première « boutique » de Musique Gagné & frères était celle de droite sur le cliché du centre, puisque la bannière commerciale a un style d'infographie qui correspond aux années 80 ou 90.

Or, plutôt que de déménager la boutique dans un local plus grand et de laisser derrière le quartier Saint-Sauveur qui a vu naître l'entreprise, les dirigeants de *Musique Gagné & Frères* ont choisis d'occuper deux locaux et de rafraîchir le logo de l'entreprise indiquant l'emplacement de la « seconde » boutique. Ils ont continué de construire sur ce que le passé leur avait apporté. Cette tendance à composer avec le passé implique d'autre part que le quartier Saint-Sauveur se caractérise par une grande diversité de styles architecturaux qu'il est possible d'observer en marchant le long d'une seule rue. Chaque nouvel arrivant ajoute quelque chose ou témoigne d'une période de construction différente. Par ailleurs, le style des immeubles peut aussi nous informer sur le type de résidents qui les occupent.

Sur la photo de gauche, nous avons trois clichés pris sur la rue Saint-Germain qui forment un contraste saisissant; en réalité, seuls quelques mètres séparent chacune des bâtisses. Le cliché du haut montre un immeuble situé au coin des rues Saint-Germain et Raoul-Jobin : il a probablement été construit dans les années 1970, mais fut par la suite rénové vers la fin des années 1990 où il a été transformé en immeuble en copropriétés (plus communément appelés condos). De l'autre côté de la rue Raoul-Jobin (mais toujours au coin de Saint-Germain), on retrouve un immeuble locatif abandonné ; les fenêtres sont placardées avec des feuilles de contreplaqué, l'accès aux escaliers est bloqué, les murs sont couverts de graffitis et le terrain le bordant est laissé à l'abandon. Le cliché du centre nous informe que le propriétaire des lieux cherche à vendre terrain et immeuble, mais l'affiche indiquant la vente a elle aussi été graffitée. Quant à lui, le cliché du bas montre finalement deux petites maisons (bordant l'un des coins de l'intersection des rues Saint-Germain et Père-Grenier) dont le souci apporté à l'aménagement architectural (par exemple, des moulures travaillées courant le long de la corniche du toit) ou paysager (présence de plantes grimpantes couvrant la galerie, terrain clôturé pour une plus grande intimité) nous informe que les occupants sont fort probablement propriétaires. Présentée sur la photo ci-haut, la maison bordant le coin de rue est particulièrement intéressante, en ce sens qu'elle mélange une panoplie de modes architecturales disparates : on y retrouve des numéros

civiques sur tuiles peintes rappelant ceux des maisons espagnoles, un bas de clôture en pierre des champs, rappelant les maisons de campagne, un haut de porche orné de deux sculptures en bois foncé rappelant le style tiki et, finalement, un jardin bien fourni rappelant les cours arrière chinoises ou japonaises où veille une statue de lion en pierre peinte. Nous avons bien là, sur quelques mètres carrés, un amalgame de styles qui emprunte à tous les continents et qui procure à cette demeure une identité bien à elle ou qui reflètent du moins les goûts uniques de son propriétaire. Impossible de la confondre avec une autre.

On retrouve d'autre part dans Saint-Sauveur un phénomène qui ne s'observe pas encore (ou très peu) dans le quartier Saint-Roch : les jeunes professionnels et nouvelles familles forment un groupe d'acheteurs souhaitant s'établir dans le quartier. Cette tendance tient au fait que le quartier a, pendant plusieurs années, été dévalorisé dans l'opinion en raison du manque de vie et de l'état parfois pitoyable des immeubles, ce qui a eu pour effet de faire baisser le prix moyen des logements et des maisons du quartier. Aujourd'hui, les locataires choisissent Saint-Sauveur puisque le prix des logements y est moins élevé que dans les autres quartiers de la ville et les acheteurs font de même pour avoir accès à la propriété sans pour autant devoir débourser 400 000 dollars pour devenir propriétaires de leur maison. En contrepartie, le quartier se renouvelle sous le souffle des résidents du quartier, plutôt qu'en raison d'une initiative entreprise par les décideurs de la ville (comme ce fut le cas dans Saint-Roch).

Ce qui s'observe dans le quartier Saint-Sauveur se rapproche des politiques de revitalisation urbaine intégrée (RUI) appliquées dans les quartiers défavorisés de Montréal. De telles politiques ont pour but d'améliorer le cadre physique et bâti d'un secteur donné, d'améliorer l'offre de services publics et privés, de favoriser le développement des compétences des résidents et de renforcer la capacité collective d'agir[9]. De manière plus précise, la revitalisation urbaine intégrée fait partie de l'approche territoriale intégrée (ATI) par laquelle on fait du territoire occupé par un quartier un lieu d'ancrage des résidents : par le fait même, le quartier se crée une identité. « Le territoire correspond au lieu auquel s'identifient les résidents et les divers acteurs, en fonction de certaines caractéristiques géographiques, historiques et sociales, de la nature des problématiques identifiées et des stratégies mises en place[10]. » Il se crée alors une dynamique de quartier qui tient à la nature même de l'approche territoriale intégrée :

> « Cette méthode consiste à encourager les citoyens d'un milieu à prendre part aux décisions relatives à ce milieu, avec les élus, les milieux communautaires et les représentants des secteurs privés et publics. Ensemble, ils travaillent pour faire en sorte d'améliorer la qualité de vie du quartier, le sort des citoyens, et ce, de façon durable[11]. »

Que se passe-t-il alors? Les gens attendent avec impatience l'ouverture nouvelle d'un restaurant annoncé, les gens se mobilisent pour faire entendre leur voix au sujet de problématiques écologiques ou municipales touchant plusieurs résidents, des marchés publics prennent forme, les commerces du coin s'allient aux activités culturelles qui voient le jour : la vie s'organise et se solidifie et la réputation du quartier délaissé devient à nouveau tendance. Selon les travaux d'Amadou Lamine Cissé, on retrouve parmi les facteurs de réussite d'une politique de revitalisation urbaine intégrée la gouvernance décentralisée et unique (regroupant des acteurs diversifiés et concernés), la flexibilité des processus administratifs (qui vient renforcer la démocratie participative), des partenaires porteurs (qui coordonnent l'action citoyenne avec les programmes de la ville ou des paliers de gouvernements supérieurs), une participation citoyenne (qui peut prendre la forme d'une implication directe des résidents, d'une consultation citoyenne ou de séance d'information) et des investissements qui durent sur le long terme pour que plusieurs générations soient touchées par le développement amorcé[12]. C'est donc dire que, contrairement à ce qui s'observe dans Saint-Roch, le quartier Saint-Sauveur se revitalise par l'action concertée de la société civile qui l'anime.

Il va sans dire que les politiques de revitalisation urbaine intégrée donnent des résultats plus probants en termes d'intégration sociale et de relance de la vie de quartier que l'embourgeoisement est en mesure de le faire. Comme le suggère Hugo Brossard :

> « Du point de vue des services, l'embourgeoisement fausse la donne. Plusieurs mesures d'aide dépendent de l'indice de défavorisation. L'arrivée des jeunes professionnels change le portrait statistique du quartier, entraînant souvent la perte de subventions et de mesures d'entraide. Or, le besoin n'a pas changé. L'extrême pauvreté y reste. Ce sont les ressources que les nouveaux arrivants chassent[13]. »

C'est d'ailleurs l'écart entre les arrivants typiques du Nouvo St-Roch et les résidents de longue date du quartier Saint-Roch qui nous saute aux yeux lorsque l'on marche sur la rue Saint-Joseph.

---

[1] Hypergeo, *Gentrification*, URL : http://bit.ly/1XSEZ6G.

[2] Bruneau, D. (2014), Rue Masson.com, *Les sinueuses définitions de l'embourgeoisement*, URL : http://bit.ly/2i0CYuK.

[3] Journet, P. (6 juin 2016), *L'embourgeoisement, cet épouvantail*, La Presse +, Section Débats, URL : http://bit.ly/2i0ytQX.

[4] Viau, A. (2014), *Quartier Hochelaga, Des citoyens réfléchissent à l'embourgeoisement du quartier*, URL : http://bit.ly/JW2Wdm.

[5] *Idem.*

[6] Journet, P. (2016), o*p. cit.*

[7] *Idem.*

[8] Hypergeo, *op. cit.*

[9] Ville de Montréal, *Revitalisation urbaine intégrée*, URL : http://bit.ly/2iNyrex.

[10] *Idem.*

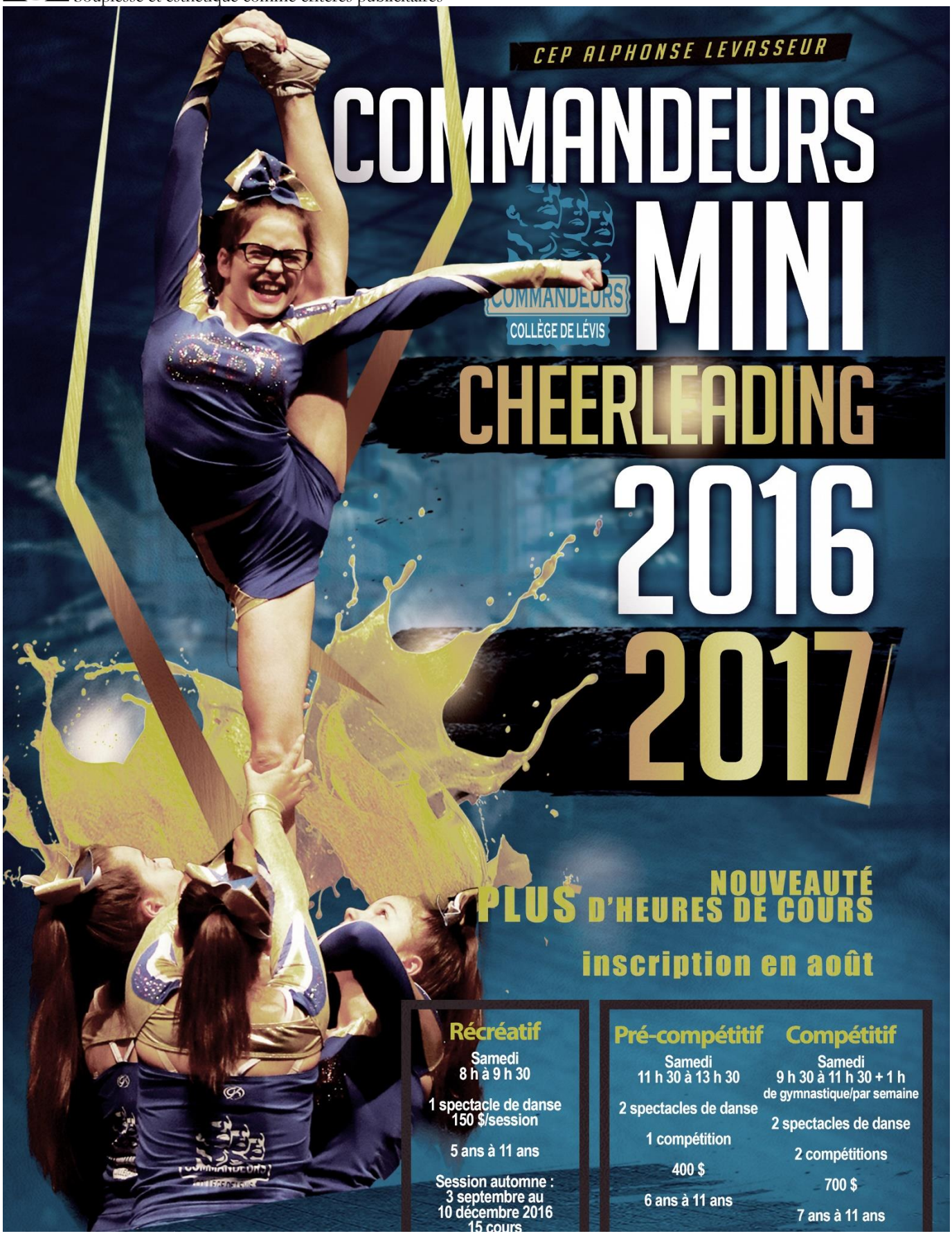
[11] Institut du Nouveau Monde, *Revitalisation urbaine intégrée (RUI)*, URL : http://bit.ly/2i211Va.

[12] Cissé, A. L. (2012), *L'évaluation des politiques de revitalisation urbaine à travers quelques expériences internationales : Analyse des éléments de performance convergents*, Université du Québec, École nationale d'administration publique, Mars 2012, 119 pages.

[13] Brossard, H. (2016), *Quand gentrification rime avec expropriation*, Le Devoir, 5 août, URL : http://bit.ly/2i0KFRR.

Marc, personne de petite taille, personnifie, malgré lui, l'itinérance dans le quartier Saint-Roch…

Souplesse et esthétique comme critères publicitaires



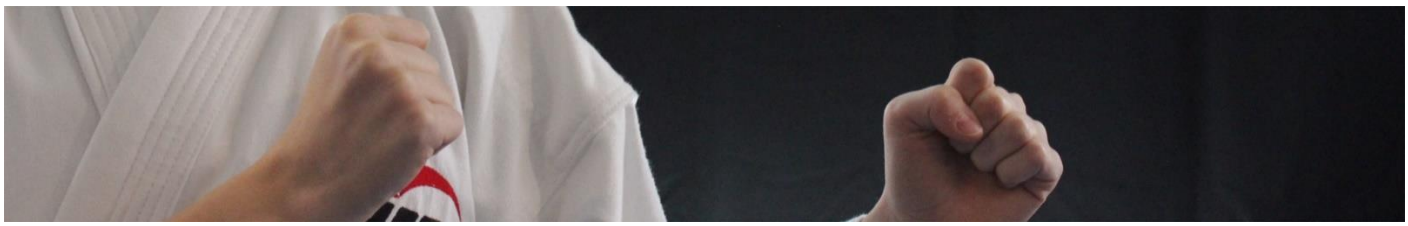
[Olivier Bernard / Sociologue]

LE CORPS RÉVÉLATEUR D'UN PHÉNOMÈNE SOCIAL

Lorsqu'on s'attarde à regarder les postures, les performances et le parcours d'athlète de Mélodie Breton, nous pouvons aisément voir que son corps est tributaire de quelque chose qui va au-delà de la simple volonté de performer dans une discipline. Que ce soit par le *cheerleading* ou bien à travers les arts martiaux, des mécanismes sociaux orientent les valeurs culturelles qui façonnent ce qu'une jeune adolescente affiche comme image. Le corps de Mélodie devient ainsi partie prenante du monde du spectacle. Un corps qui se transforme pour participer à un imaginaire qu'elle sollicite et perpétue, faisant de son image un corps-spectacle qui influence et imprègne dans sa chair les valeurs sociales de la performance.

Depuis plusieurs années, les clubs et les écoles d'arts martiaux s'affairent, selon des proportions et des intérêts divers, à participer au marché du spectacle. Certains l'occultent, d'autres le nient et peu l'affichent ouvertement, mais, chose certaine, tous en bénéficient. La logique sociale du spectacle est dominante et les institutions des arts martiaux en sont toutes bénéficiaires, sans exception. Dans le contexte socioéconomique dans lequel évoluent et ont été développés les arts martiaux artistiques, de nombreuses images du corps sont valorisées, voire des clichés et des stéréotypes constamment remis au goût du jour. Le corps et sa modélisation par la pratique deviennent rapidement des enjeux économiques. Le corps performant des praticiens est ainsi un beau corps de justes proportions, parce qu'il correspond aux canons de l'esthétique des industries de l'image.

Ainsi, l'image que projette le corps de Mélodie s'insère aisément dans ce modèle. La beauté est une performance et la performance est belle. La beauté des techniques dites martiales passe par un corps considéré comme esthétique. Même si la réussite se rapporte invariablement à la rigueur du geste, au souci du détail, à la recherche de perfection, le corps qui les exécute doit préalablement correspondre aux standards de beauté présents dans nos sociétés contemporaines. La recherche de l'esthétisme du corps en est une de performance ; les succès de Mélodie en témoignent. Non que cette dernière revendique être une adepte de la performance, mais parce que la recherche de la performance apparaît bien au cœur de ses préoccupations lors de ses prestations, ainsi que dans tout le processus de préparation.



Église Christ-Roy

Face au Dojo Vision de Lévis

Dimanche 8 juin 13h00

Compétition VISION

Concours inspiré de l'émission la VOIX

Spectateurs 5,00$

Enfant de 4 ans et moins gratuit

Inscriptions

20,00$ pour 1 événement

10,00$ par événement add.

Durée

De 13:00h à 16:00h

Événements

Kata, kata armé et musicaux

Restaurant

Rendez-vous au

où une surprise vous attend sur présentation de la carte de compétiteur...

Notre dernier tournoi pour terminer la saison sera palpitant..

Nous débuterons la journée avec les prestations individuelles en katas musicaux. Les arbitres détermineront 3 vainqueurs auxquels ils attribueront 50, 40 et 30 points. Vous le public aurez le plaisir de participer au dénouement du Grand Gagnant en votant pour votre performance préférée. Les votes du public seront ajoutés aux pointages des arbitres.

Après ce divertissant spectacle, nous débuterons toutes les autres divisions de katas.

IMPORTANT: Tous les élèves, peu importe leur expérience en karaté, peuvent participer de façon juste à ce tournoi puisque les catégories sont faites en fonction de l'âge et de la ceinture des participants (voir au verso). Pour valoriser l'estime de soi chez les enfants et encourager leurs efforts, une **médaille de participation** sera remise à chacun.

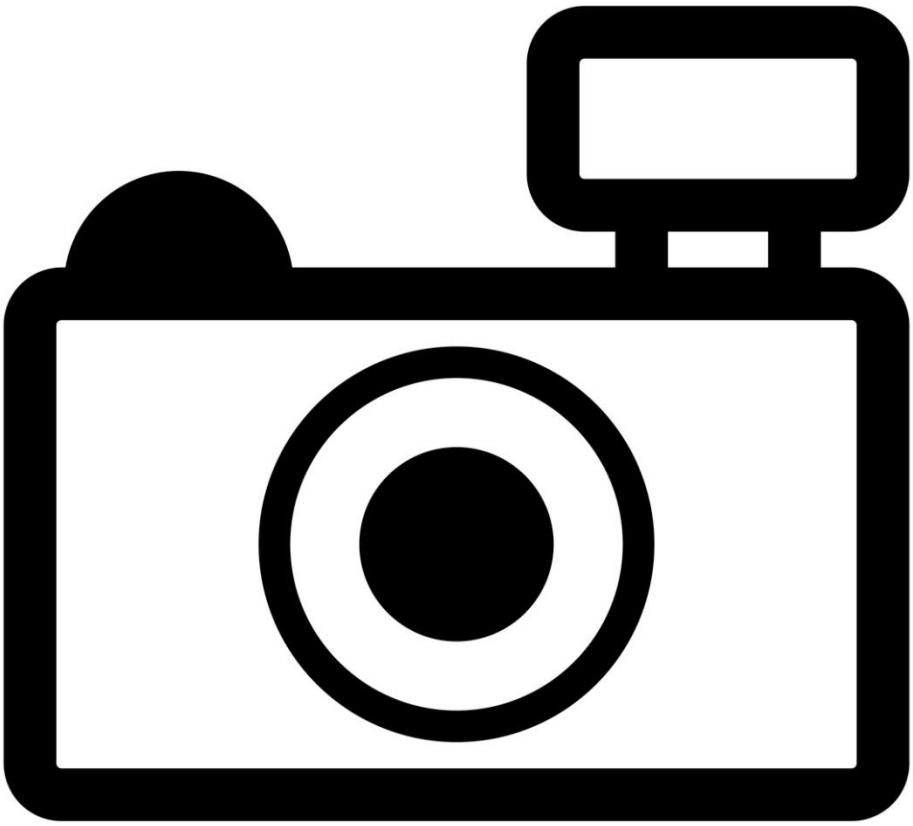
C'est une belle journée qui vous attend. N'hésitez-pas à amener famille et amis afin qu'ils puissent vous voir à l'action et vous encourager.

www.visionartsmartiaux.com **418 838-7667**

Ce souci de l'esthétique est induit en partie par le parcours de socialisation dans les arts martiaux, mais souvent aussi en continuité des intérêts présents dans les autres sphères de leur vie. Par exemple, Mélodie s'insère assez facilement dans une discipline aux apparences exotiques, mais qui, en fin de compte, fait partie de la sphère déjà connue et intégrée du spectacle et de l'exhibition du corps. De fait, Mélodie se distingue en société principalement par ses aptitudes à la souplesse. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir l'image de présentation qu'elle utilise sur sa page Facebook (photo de droite).

Dans l'ensemble de la société, l'expression de l'esthétisme est le prolongement de la valorisation de la performance économique : l'individu se transforme en producteur de résultats. Dans un univers de compétition où la concurrence est forte, on assiste à la standardisation du rendement, la parcellisation des gestes, la quantification des entraînements et la répétition de situations stéréotypées. À cet égard, le caractère compétitif de l'esthétisme est inséparable d'un certain processus de sélection. Mélodie en a fait l'expérience par les nombreuses sollicitations dont elle a fait l'objet pour son apparence et ses talents extraordinaires. Il se crée ainsi une hiérarchie entre les pairs d'une même discipline, d'une même fédération, ou encore d'une même école. Les arts martiaux artistiques sont des pratiques physiques compétitives, où le corps est saisi comme objet de performance. La gestion des organisations devient une authentique entreprise de gestion des ressources humaines. Dès lors que les athlètes sont offerts en spectacle, leur gestion devient un système au sein même du système économique.

OBJECTIF



Des techniques pour saisir la vie. Des connaissances pour révéler le contraste social. Utiliser judicieusement l'objectif de sa caméra.

Éclairer la ville, éviter la pollution lumineuse, mouvance environnementale

AMÉLIORER CE QUI EST INESTHÉTIQUE

[Claude Forrest / Photographe]

Dans certains cas, le cadrage peut servir à *habiller la réalité*. Je m'explique. À Québec, le Boulevard de la Morille, tout comme le Boulevard Robert-Bourassa qui le jouxte, au cours des 5 dernières années, ont fait l'objet d'un développement immobilier important, surtout des condominiums. L'une des principales caractéristiques architecturales de ces bâtiments, c'est que l'esthétique s'apparente de près à l'architecture de l'ère soviétique : aucune audace dans la forme, aucune originalité, que des cubes ou des rectangles alignés les uns à la suite des autres. Et c'est là où intervient l'idée d'*habiller la réalité* et de donner une autre dimension à ces bâtiments inesthétiques à travers la photographie.

Pour mener à terme mon petit projet d'*habiller la réalité*, j'ai attendu un moment particulier : (i) l'avant-midi, vers 10 h le matin, en novembre, à Québec, le soleil, bas sur l'horizon, offre une lumière toute particulière ; (ii) les plantes et les arbustes, à cette période de l'année, ont déjà subi plusieurs métamorphoses. La première photo montre dans son intégralité, sans artifice, l'un de ces édifices à logement dont l'architecture s'apparente à celle de l'ère soviétique. Les autres photos habillent cette réalité architecturale et donne une tout autre dimension au bâtiment : comme quoi la photographie est aussi subjective ! Situé à l'intersection des boulevards Robert-Bourassa et De la Morille, ce complexe est caractéristique des immeubles d'habitation construits au milieu de la décennie 2010. La photo, prise un matin d'octobre 2016, depuis le petit promontoire de l'autre côté du carrefour giratoire, devant le bâtiment, permet d'avoir un plan général de cette réalité architecturale.

Que faire pour changer cette réalité et lui donner un tout autre aspect ? Concrètement, il suffit de marcher à 360°. Premièrement, je me suis rapproché des hautes herbes situées au milieu du carrefour giratoire et j'ai réalisé un plan d'ensemble en effectuant une contre-plongée. Il va sans dire que j'ai effectué une vingtaine de prises avant d'obtenir un résultat un tant soit peu satisfaisant. Deuxièmement, toujours en contre-plongée, j'ai cadré un plan de demi-ensemble (photo suivante). Le résultat, sans pour autant être ni éclatant ni percutant, change du moins la donne de la première photo et offre une tout autre perspective sur l'immeuble, lui confère une autre dimension visuelle, un autre mode d'appréhension. En fait, l'idée est de créer une expérience visuelle, de susciter une réaction, d'attirer l'attention ; j'y arrive rarement, mais il faut encore et encore prendre des centaines, voire des milliers de photos pour réussir à en produire une qui sera du calibre de celles qu'en produisait Henri Cartier-Bresson.

UTILISER SON APPAREIL PHOTO COMME OUTIL ARTISTIQUE

[Philippe Tremblay / Photographe et vidéaste / ATM]

© Richard Lam (2011). Selon Richard Lam, la jeune fille serait tombée sur le sol, poussée par la foule.

Une image captivante nécessite rarement une exposition parfaite, une résolution époustouflante ou une clarté infinie. Non, une photo captivante prend vie quand celle-ci reflète le contexte dans lequel elle a été capturée, qu'elle donne une dimension de plus à l'histoire que vous tentez de raconter.

Le meilleur moyen, selon moi, de maitriser l'art de la photographie ou de la cinématographie, est d'analyser chaque image qui vient à vous et de comprendre pourquoi elle est ou non réussie. Pour ce numéro, nous nous concentrerons sur de simples techniques à partir des paramètres de la caméra.

LA PROFONDEUR DE CHAMP

Maitriser la profondeur de champ est indispensable à tout bon photographe. Il faut savoir quoi choisir par rapport à une situation et parfois faire des choix qui nous obligent à dévier de notre direction artistique. Mais il y a toujours moyen de s'adapter et de réaliser des images auxquelles nous n'avions pas du tout pensé. L'avantage d'utiliser une courte profondeur de champ — ouverture de f 2.0, par exemple — permet de capter beaucoup de lumière, ce qui facilite d'autant le travail de la caméra. Par exemple, cette photo, captée lors d'une émeute à Vancouver, après la finale de la coupe Stanley, aurait été très difficile à capter, puisque le niveau de luminosité ambiante était relativement faible. Ce genre de situation correspond à une technique couramment utilisée en photographie : l'isolation. Il s'agit tout simplement d'isoler et de focaliser le regard sur le sujet de la scène. Dans ce cas de figure, le couple qui s'embrasse au milieu d'une manifestation violente. Le policier, en avant plan, devrait normalement être la principale information qui retienne notre œil, car il occupe environ les ¾ du cadre. La courte profondeur de champ nous permet ainsi de le rendre flou, lui et l'arrière-plan, pour nous permettre de porter l'attention seulement sur le couple. Donc, on peut comprendre que si le focus avait plutôt porté sur le policier, il nous aurait été impossible de discerner ce qui se passe derrière celui-ci, ce qui aurait changé du tout au tout le message véhiculé par la photo.

LE FLOU DE BOUGÉ

Dans mon article du numéro précédent, j'ai mentionné qu'il fallait régler l'obturateur de la caméra en fonction du mouvement du sujet : un obturateur rapide pour un mouvement rapide par exemple. Donc il faut arriver à déterminer la vitesse idéale pour obtenir un sujet le plus net possible. Par contre, dans certaines situations il est possible de contrevenir à cette règle pour obtenir des résultats beaucoup plus intéressants.

Pour cette photo, une longue exposition a été utilisée. Le sujet est resté complètement immobile, mais a bougé la tête afin de créer un effet de traînée. Il y a donc plusieurs utilisations et interprétations possibles au flou de bougé. Le photographe a-t-il voulu masqué l'identité de l'homme ou essayait-il plutôt de suggérer que l'homme niait quelque chose ? Autrement, il faut savoir que la technique inverse est souvent utilisée, c'est-à-dire figer l'action par un obturateur rapide peut, encore une fois, permettre de concentrer l'attention sur ce que vous choisissez de montrer.

© Edward Honaker / Honaker a mis en image sa propre dépression.

L'EXPOSITION

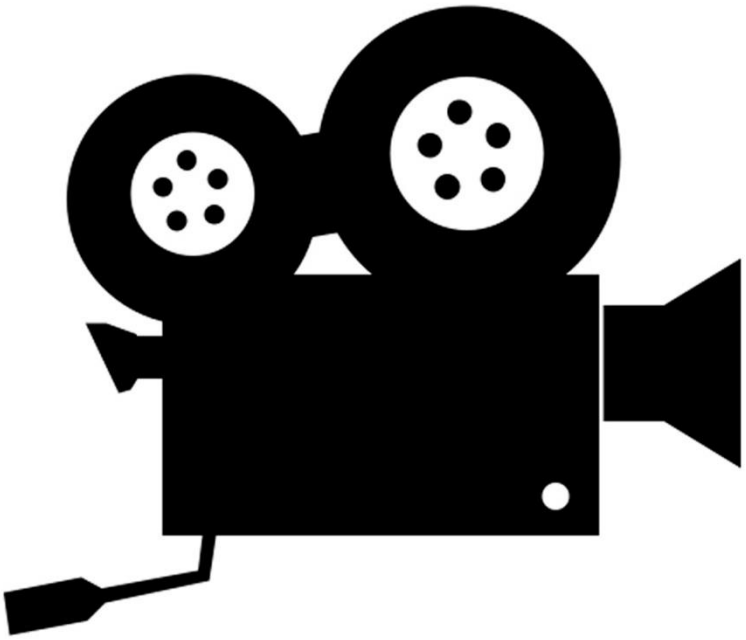
Il est important, en photographie, de toujours bien exposer la photo pour capter une image optimale. Mais, parfois, on peut choisir de sous-exposer ou de surexposer une certaine partie d'une scène pour créer un grand contraste et orienter ainsi l'attention sur quelque chose que nous aurions autrement ignoré. La photo de la page suivante, prise à New York sur Broadway, en est un bel exemple. L'artiste à décider d'exposer correctement seulement les bâtiments en arrière-plan, mais a choisi de garder le focus sur la dame qui traverse la rue avec son parapluie jaune. Certes, on peut se dire que le photographe a commis une erreur. Mais, on peut tout aussi bien se dire que le photographe a plutôt décidé de donner une sombre atmosphère à sa photo afin de représenter l'oppression de la ville sur les habitants de New York ? Évidemment, mon interprétation vaut ce qu'elle vaut, mais il est important de garder à l'esprit que l'exposition d'une photo peut augmenter la valeur esthétique de celle-ci, ou au contraire, la diminuer. C'est donc pourquoi cette technique doit être utilisée avec parcimonie. À vous de faire vos propres tests !

© Dan Nguyen (2011 [14/10]), *Turn Down the Lights*, Caméra : Canon EOS 5D Mark II / EF16-35mm /f 2.8L

© Dan Nguyen (2012 [15/06]), *The High Line Park's theater at night*, Caméra : Sony NEX-7 / EF16mm / f 2.8

Patrimoine historique en voie de disparition

ACTION



Prendre position. Analyser. Affirmer. Ne pas balayer sous le tapis ce qui travaille la société. Ne pas laisser à d'autres le soin de dire et montrer ce qu'il faut penser. Mettre en images ce qui constitue la société.

NI FILLE NI GARÇON

[Lydia Arsenault / Sociologue]

Production Avanti Ciné Vidéo	**Distribution** Dre Lyne Chiniara (Pédiatre endocrinologue) Dr Blaise J. Meyrat (Pédochirurgien) Janik Bastien-Charlebois (Sociologue) Dre Ariane Giacobino (Médecin généticienne) Dr Guy Van Vliet (Pédiatre endocrinologue)	**Distribution** Dre Anne Marie Sbrocchi (Pédiatre endocrinologue) Dr Shuvo Ghosh (Pédiatre du développement et du comportement) Dr Isabelle De Bie Dr Mohamed El-Sherbiny Lori Seller	**Diffuseur** Télé Québec
Réalisation Mireille Paris			**Année** 2016
Idée originale Mylène Tremblay			**Durée** 53 min

Ni fille, Ni garçon est un documentaire qui a pour but de mettre à jour l'existence de l'intersexualité et c'est à travers l'histoire de trois familles que le public est transporté dans les perspectives familiales, sociales et médicales des individus personnellement touchés par l'ambiguïté de sexe. La Dre Lyne Chiniara considère que l'on parle d'ambigüité génitale ou bien d'intersexualité lorsque l'anatomie du bébé n'est pas typiquement masculine ou bien typiquement féminine (propos retranscrits du documentaire). Socialement parlant, cette réalité est taboue. D'une part, le diagnostic d'intersexualité chez le nouveau-né est une annonce médicale difficile à recevoir pour les parents concernés, notamment en raison de la méconnaissance de cette possibilité anatomique.

Conscient que nous évoluons dans une société binaire où deux sexes prédominent (garçon et fille), l'annonce d'une catégorie « autre » de laquelle ferait partie bébé semble irréelle. D'autre part, la médecine joue un grand rôle dans le regard que portent les parents sur l'intersexualité de leur enfant. Les spécialistes sont unanimes quant à l'importance d'être prudent avant d'établir un diagnostic définitif. Quant à l'identification d'un sexe prédominant chez l'enfant, le diagnostic est fait par une équipe médicale multidisciplinaire, mais implique aussi les parents, afin d'aborder avec eux les manières de concilier angoisses personnelles et réalité de leur enfant intersexué.

Le documentaire nous rappelle que l'identité de genre se construit dans le cerveau, et non seulement en raison du corps. Il importe ainsi de faire preuve de prudence avant de modifier le corps de l'individu intersexué, et les spécialistes préfèrent à ce niveau être patients afin de permettre à l'enfant de trouver son identité de genre, plutôt que de lui en imposer une.

Ni fille, ni garçon insiste également sur l'importance de parler de la réalité intersexe. Si la possibilité de naître avec une combinaison génitale atypique reste moins fréquente, la Dre Giacobino estime que l'on observe depuis cinquante ans une augmentation de certaines variations sexuelles dans les pays industrialisés, phénomène lié à la présence de certains perturbateurs endocriniens et facteurs environnementaux.

Pour amoindrir le choc émotionnel vécu par les parents, la Dre Anne Marie Sbrocchi suggère d'intégrer l'enseignement de la réalité intersexe à la formation de médecine pour modifier la manière d'adresser la problématique aux futurs parents. Janik Bastien-Charlebois (sociologue) souligne, quant à elle, l'absence de référents ou de modèles positifs pour les individus intersexués et expose l'importance de créer davantage de lieux de rencontre et d'échange pour eux. La valorisation de l'intersexualité dans le discours a de plus une valeur sociale. La sociologue soutient à ce sujet que les parents d'enfants intersexués en viennent à remettre en question leur manière de voir le genre et à adopter un regard positif sur la diversité des sexes, des corps et, par le fait même, des genres.

Finalement parler de l'intersexualité de manière positive, c'est briser un tabou qui pèse lourd, tant sur les individus personnellement concernés que sur leurs parents qui vivent souvent dans l'isolement (l'intersexualité de son enfant est un sujet dont il est présentement difficile de parler), particulièrement au Québec.

APPEL À CONTRIBUTION

PHOTO SOCIÉTÉ
photosociete.com | sociocamera@gmail.com

Pour les sections *Focus*, *Scènes de rue*, *Objectif* et *Action*, le Comité de rédaction accepte en tout temps des articles. Il suffit de se référer à ces sections dans ce numéro pour voir quelle forme doit être donnée à l'article. Il suffit d'expédier l'article et les photos à l'adresse sociocamera@gmail.com. Consultez également la page https://photo-societe.com/photo-societe/ pour plus d'informations.

MAI 2017

Thème : Saine alimentation et corps en santé

Le fait de s'alimenter sainement et de s'entraîner est une puissante construction sociale mobilisant à la fois les individus, les institutions et les entreprises. Le concept même de saine alimentation et d'activité physique est non seulement un outil de plus dans l'arsenal de la gouvernance de soi et de la contenance de soi, mais il représente également un puissant outil de quantification, de structure de soi et de sculpture de soi. Au fil du temps, de la fin du XIX^{e} siècle jusqu'à aujourd'hui, l'idée de saine alimentation et d'activité physique a dessiné dans l'imaginaire collectif un corps sans maladie, un corps performant, un corps ayant la capacité de vivre dans un état optimal de santé physique et mentale jusqu'à un âge très avancé. Ce faisant, la saine alimentation et l'activité physique construisent non seulement un corps socialement acceptable ou non, mais construisent également un corps qui affiche ou non la vertu morale de son propriétaire.

Spécifications

Article : entre 5 à 8 pages (format « A4 » ou « Letter »).

Références en fin de texte (mode notes à la fin du document).

Police et fonte : Garamond 11.

Photos : résolution minimale à 300 dpi.

Destinataire : sociocamera@gmail.com.

Date limite : 30 mars 2017.

SEPTEMBRE 2017

Thème : L'ordre marchand et ses représentations

Société de consommation. S'agit-il d'un simple cliché ? Si oui, il en existe des représentations visuelles. Sinon, il en existe aussi des repères visuels, car dans l'un comme dans l'autre, la consommation occupe le moindre espace de nos vies. Qu'il s'agisse des immenses panneaux-réclame en bordure des grands axes urbains, de la station d'essence, de la borne de rechargement, du supermarché, de l'amphithéâtre, du stade de sport, de notre garde-robe, de nos vêtements griffés, de nos produits sanitaires et d'hygiène personnelle, de la télévision, de la radio, d'Internet, des médias sociaux, de l'école même, tout a un nom corporatif, tout a été acheté dans un commerce, tout a été payé, tout a été transporté à la maison. L'ordre marchand est tentaculaire, mais nous ne le voyons plus, tant il imprègne la vie au quotidien.

Spécifications

Article : entre 5 à 8 pages (format « A4 » ou « Letter »).

Références en fin de texte (mode notes à la fin du document).

Police et fonte : Garamond 11.

Photos : résolution minimale à 300 dpi.

Destinataire : sociocamera@gmail.com.

Date limite : 30 juillet 2017.

APPEL À CONTRIBUTION

PHOTO SOCIÉTÉ
photosociete.com | sociocamera@gmail.com

Pour les sections *Focus*, *Scènes de rue*, *Objectif* et *Action*, le Comité de rédaction accepte en tout temps des articles. Il suffit de se référer à ces sections dans ce numéro pour voir quelle forme doit être donnée à l'article. Il suffit d'expédier l'article et les photos à l'adresse sociocamera@gmail.com. Consultez également la page https://photo-societe.com/photo-societe/ pour plus d'informations.

JANVIER 2018

Thème : Mobilité et déplacements

La ville se caractérise par une profusion de points nodaux urbains d'où rayonnent produits manufacturés, modes, idées, décisions financières, économiques et politiques. L'implantation des usines, les trajets domicile-lieu de travail, la localisation des écoles, des hôpitaux, des canalisations d'eau, des collecteurs, des conduites de gaz, des infrastructures de télécommunication, tous rendent compte d'une vie immergée dans un environnement urbain spatialement et spécialement réticulé autour de l'idée d'efficacité, d'énergie et de rendement. Le quadrillage en damier des villes, combinant la ligne droite et l'angle à 90° des rues et des carrefours, confère au paysage urbain une régularité et une linéarité supposé optimiser ainsi le déplacement. La mobilité d'aujourd'hui est à ce prix, et elle doit identifier et développer de nouvelles façons de faire pour atteindre au déplacement efficace et optimal en tout.

Spécifications

Article : entre 5 à 8 pages (format « A4 » ou « Letter »).

Références en fin de texte (mode notes à la fin du document).

Police et fonte : Garamond 11.

Photos : résolution minimale à 300 dpi.

Destinataire : sociocamera@gmail.com.

Date limite : 30 novembre 2017.

PUBLICITÉ

Bien que « Photo | Société » soit un magazine de type « révision par les pairs », il n'en reste pas moins qu'il ne bénéficie d'aucune subvention gouvernementale. Ce faisant, le financement de chaque édition passe forcément par la vente de publicités. Nous suggérons donc vivement aux annonceurs de vérifier dans quelle section du magazine il leur convient de placer leur publicité pour en optimiser la portée. Actuellement, le magazine rejoint en moyenne 4 500 lecteurs à chaque parution en mode électronique (visionnement ou téléchargement / gratuit). Il rejoint en moyenne 300 lecteurs en mode papier (payant).

SPÉCIFICATIONS

La publicité occupe toujours une page complète.

La publicité doit être en format JPG et doit avoir une résolution minimale de 300 dpi.

L'annonceur doit choisir dans quelle section du magazine il désire annoncer (voir ci-dessous).

La publicité doit être envoyée par courriel à l'adresse sociocamera@gmail.com.

Le paiement sera effectué via un lien sécurisé PayPal que nous ferons parvenir à l'annonceur.

GRILLE TARIFAIRE

6 premières pages :	750 $ / 600 €
6 pages centrales :	750 $ / 600 €
6 pages finales :	750 $ / 600 €
Focus :	500 $ / 350 €
Scènes de rue :	600 $ / 450 €
Société :	500 $ / 350 €
Arrêt sur image :	600 $ / 450 €
Objectif :	600 $ / 450 €
Action :	500 $ / 350 €

RECOMMANDATIONS

Nous recommandons aux annonceurs de porter une attention toute particulière à la section choisie pour l'affichage de la publicité. Par exemple, pour les fabricants d'appareils photographiques ou pour les commerces de matériel photographique, les *6 pages* du début, du centre ou de la fin, et les sections *Scènes de rue*, *Arrêt sur image*, *Objectif*, et *Action* sont toutes désignées. Autre exemple, les institutions d'enseignement qui désirent promouvoir leurs programmes, ou bien, les organismes gouvernementaux ou entreprises désireux de s'associer aux thèmes proposés à chaque numéro, auraient tout intérêt à choisir les sections *Focus* et *Société*, ou encore, les *6 pages* du début, du centre ou de la fin.

PHOTO
SOCIÉTÉ

photo-societe.com